

En octobre 1988, lors de la parution du premier Cahier des Rencontres Écossaises, le Président Henri L. Baranger définissait ainsi l'ambition de SALIX : "Créer un nouvel espace de rencontres, un lieu de réflexion et d'éveil, où pourront être débattues, dans une ambiance ouverte et fraternelle, les questions qui s'imposent au cours de tout itinéraire spirituel".

A l'automne 1993, avec la livraison du Cahier N°8 de SALIX, les objectifs ainsi définis sont-ils aujourd'hui atteints ? Il le semble bien, car :

- avec la livraison de deux cahiers annuels, la périodicité souhaitée est respectée et donc satisfaisante,
- la parution du cahier de l'automne qui coïncide habituellement avec le colloque annuel des Rencontres Écossaises souligne, si besoin est, la relation privilégiée existant entre ces deux manifestations. Ainsi nous sont présentés ici deux textes représentatifs du Colloque de 1992 qui, rappelons-le, avait pour thème de recherches : **ORDRE ET DÉSORDRES**.

"Ordre et liberté" de Dominique Saglio, ainsi que "La tentation du totalitarisme" de Raoul Amram, témoignent bien, dans une éthique pluraliste, de recherches personnelles. SALIX, en effet, ignore toute orthodoxie idéologique particulière et laisse responsables de leurs opinions ses auteurs. SALIX rassemble et présente, étudie et commente, des textes aussi différents dans leur approche qu'"Une ravissante histoire d'Io" de Jacques Trescases, que "Sade, l'absolu du mal" de Jean-Bernard Lévy, que "La Rose" de Bernard Moilay. Cette diffusion satisfait notre légitime curiosité de connaissances, mais nous incite aussi à une réflexion personnelle qui, elle, restera toujours première dans notre quête.

De plus, les "Comptes rendus de lectures" de Jean-Eugène Murat ne viennent-ils pas habilement et utilement compléter cette livraison et la soutenir ? La voie à suivre paraît bien indiquée et nous laisse espérer de futures rencontres aussi fructueuses que jusqu'ici sur cet itinéraire qui est désormais le nôtre.

Jean-Paul Krieger

Sommaire

9	Ordre et liberté <i>Conférence prononcée au colloque du Coudray-Montceaux – 1992</i>	Dominique Saglio
29	La tentation du totalitarisme <i>Conférence prononcée au colloque du Coudray-Montceaux – 1992</i>	Raoul Amram
45	Une ravissante histoire d’Io	Jacques Trescases
75	Sade, l’absolu du mal	Jean-Bernard Lévy
85	La Rose	Bernard Moilay
93	Comptes rendus de lectures	Jean-Bernard Lévy Jean-Eugène Murat
	• La Magie	Jean Servier
	• Philosophie de l’alchimie : Grand-œuvre et modernité	Françoise Bonardel
	• Dieu, la mort et le temps	Emmanuel Lévinas

Ordre et liberté

Dominique Saglio

Contrairement à Descartes, je ne crois pas que la raison et le bon sens soient des termes interchangeables ; l'histoire du XX^e siècle témoigne à l'évidence du contraire.

Plus la connaissance progresse, plus la *"morale devient objective"* remarque Michel Serres, signifiant par là que le domaine de notre responsabilité devient d'autant plus grand que nous avons pouvoir sur les choses.

Trouver un sens, c'est s'orienter *"vers"* et non pas seulement *"dans"*. Si nous nous considérons comme objet, la connaissance de notre environnement spatio-temporel nous permet de nous orienter dans cette nature et dans notre histoire. Mais si nous tentons de penser l'au-delà du connaissable - c'est-à-dire au-delà des frontières connues de l'univers ou dans l'avenir - nous ne pouvons nous orienter que par ce que nous avons déjà en nous-mêmes (ce qu'il est convenu d'appeler conscience). Kant dirait que la raison trouve son principe en elle comme besoin d'être conscience réalisée ; il dirait aussi que cette réalisation suppose, dans l'usage pratique de la raison, l'existence de Dieu (la totalité pourrait alors être reconnue comme sensée).

Dire que l'on reconnaît le monde *"tel qu'il est"*, c'est dire que l'homme est sujet et qu'il peut en quelque sorte voir le monde tel qu'il s'offre au regard absolu - donc supposer ce regard absolu.

"Exécutez les ordres que vous donne votre conscience et gardez ses lois ; c'est ainsi que vous serez votre propre architecte comme le grand architecte l'a été pour le Cosmos. Il n'y a pas de contradiction entre cette obéissance et la liberté de l'homme. C'est cette obéissance qui est la liberté" dit un rituel, ajoutant plus loin, en guise de raison pratique *"votre devoir est en vous"*.

L'ordre est un mode logique d'appréhender les choses : dénombrer,

classer, hiérarchiser, distinguer causes et effets, etc ... Ce peut-être l'exercice de la raison sur les choses en désordre, ce peut être aussi la découverte progressive d'un ordre "*en soi*", s'il existe. En outre peut-on étendre la cause finale d'Aristote jusqu'à un principe de finalité ainsi exprimé par Sartre : "*la fin se donne comme l'au-delà non existant qui éclaire la totalité de l'existant. C'est à la lumière de la fin que je comprends le monde*".

On comprend bien que selon que cette finalité est révélée ou non, selon qu'elle est décidée par le sujet ou inscrite dans l'ordre du temps, la liberté de l'homme est où elle n'est pas.

A travers une réflexion sur "*ordre et liberté*", je voudrais dire que l'extension du domaine de la liberté entraîne une nouvelle nécessité qui se substitue à celle de l'ordre : celle du sens, produit d'une conscience. Les stoïciens avaient bien raison de penser que le signifié et le signifiant devaient avoir un référent. Nous savons que le chemin est étroit entre l'anarchie et le totalitarisme ; ce ne sont ni la raison, ni l'espérance, ni la loi qui suffisent à nous protéger de ces deux risques. Nous philosophons dans le désordre en croyant ordonner le monde et l'histoire, tandis que s'effondrent autour de nous des idéologies qui avaient un sens pour des millions d'hommes ; nous laissons dépérir des espaces de liberté, nous n'avons pas "*conscience*" des dangers.

Après avoir examiné les rapports de la liberté aux ordres de la nature, du temps et de la Cité, je voudrais souligner l'échec des idéologies cependant fondées sur la connaissance de ces ordres, les périls qui menacent la liberté et le nécessaire retour à l'humilité et à la vertu (appelons cela la patience).

L'homme et la nature

La vraie question du rapport de l'homme au monde peut être exprimée comme le fait Spinoza, qui y répond négativement : l'homme est-il "*un empire dans un empire ?*" Et la réponse n'a pu commencer d'intervenir qu'après le XVI^e siècle. Jusque-là, comme l'écrit Foucault : la "*ressemblance a joué un rôle bâtisseur dans le savoir de la culture occidentale*".

A l'origine, l'ordre du monde est fondé sur des théogonies. Dans la généalogie des dieux d'Hésiode par exemple, les êtres viennent d'un désordre primordial et n'apparaissent que pour autant que le milieu se soit progressivement divisé.

L'histoire judéo-chrétienne du commencement constitue un ordre chronologique et hiérarchique de la nature où l'homme se voit conférer un pouvoir parce que dernier créé, créé à l'image de Dieu et dénommant

les autres êtres vivants.

La cosmologie aristotélicienne est géocentrique ; la réalité est divisée entre un monde sublunaire et un monde supralunaire ; au-delà de la sphère des étoiles il n'y a rien. Sur terre, le mouvement naturel est ordonné par les quatre éléments qui interviennent en fonction de leurs propriétés, de leur nature et la connaissance du monde n'est que descriptive, classificatrice.

Dans Saint-Augustin, les hommes ne sont que des instruments, la cause de toute chose résidant en Dieu. L'ordre du monde ne demeure que pour autant que Dieu le maintienne, la nature n'est qu'un vide rempli par l'efficacité divine.

"La nature thomiste n'a rien qu'elle ne tienne de Dieu mais une fois constituée et assistée par lui, elle contient en elle-même la raison suffisante de toutes ses opérations" écrit Gilson.

Fragile ou durable, la *"prose du monde"* (Foucault) est fondée sur des similitudes. *"Le même reste le même, et verrouillé sur soi"* écrit-il. Il y a une immobilité du monde fini.

Deux révolutions scientifiques vont modifier cette façon homothétique de voir le rapport monde/homme (macrocosme/microcosme) dans laquelle l'ordre (cosmos) ne laisse à l'homme qu'une liberté d'imitation.

La révolution scientifique des Copernic, Galilée, Newton, Kepler tient d'abord à un comportement expérimental libre, sans contraintes de foi ou de tradition. L'application de raisonnements mathématiques à des faits et à des institutions, la sécularisation non dite des modes de raisonnement modifient radicalement la connaissance de la nature et la place de l'homme. L'univers est héliocentrique ; il y a une infinité probable de mondes ; l'unicité de l'univers est pensable, car les raisonnements mathématiques appliqués aux planètes sont cohérents.

"La forme géométrique est homogène à la matière - écrit Koyre en évoquant Galilée -, les lois géométriques ont une valeur réelle. C'est un langage mathématique que parle la nature, un langage dont les lettres et les syllabes sont des triangles, des cercles et des droites".

Cette révolution de la physique mathématique va entraîner de nouvelles lectures philosophiques de la nature et l'affirmation de la subjectivité (donc d'une liberté a priori devant l'ordre des choses) ; il s'élabore une dialectique entre la nécessité de la nature et la liberté de la raison.

La démarche cartésienne, qui s'interroge distinctement sur le sujet connaissant et l'objet à connaître, marque le début de la modernité ; elle

introduit le libre examen sur la substance matérielle, qui n'est qu'étendue et mouvement, donc justiciable de raisonnements mathématiques. La seule limite à la liberté ne peut venir que de l'insuffisance de l'entendement, nécessairement fixé et limité, et non de la volonté qui est infinie.

C'est Descartes qui écrit *"Je suis une chose qui pense, c'est-à-dire qui doute, qui affirme, qui nie, qui connaît peu, qui ignore beaucoup, qui aime, qui hait, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi et qui sent"*. Magnifique évocation du libre arbitre...

Sur le sujet, je n'évoquerai de Spinoza que l'universalité de la substance - à laquelle Dieu s'identifie - dont l'homme n'est qu'un mode ; et l'humanisme de la pensée. Dès lors que la substance infinie ne fait référence ni à un monde des idées, ni à un ordre de Dieu, mais correspond très précisément à l'universalité de la pensée physique de la Renaissance, nous nous retrouvons confrontés à un monde à portée humaine. Sans doute y a-t-il un côté désespéré dans la pensée de Spinoza, mais tout à la fois une philosophie où le sujet peut raisonnablement accéder à la béatitude, où sa joie est nécessaire, où la vie sociale est possible par le seul exercice de la raison, où la vertu est assimilée à la connaissance. Il y a là un optimisme de la raison à hauteur d'homme qui vient de Lucrèce et se poursuivra jusqu'à l'espérance de libération marxiste.

Le nouvel esprit scientifique - c'est-à-dire le raisonnement expérimental - s'appuie sur un exercice de la raison, sur le passage de la persuasion à la recherche du vrai ou du vraisemblable.

L'esprit critique consistera à s'interroger même sur l'existence du vrai et sur la capacité de la raison à appréhender la totalité.

"Une critique complète nous convainc cependant - écrit Kant - que toute raison dans l'usage spéculatif ne peut jamais dépasser le champ de l'expérience possible et que la propre destination de ce pouvoir suprême de connaître est de poursuivre la nature sans jamais sortir de ses limites, hors desquelles il n'y a pour nous qu'un espace vide". L'âme, le monde dans sa totalité et Dieu sortent du domaine de la raison pour être du domaine de la croyance. Le savoir n'est pas totalité, et la raison ne parviendra pas aux causes premières. La liberté de l'homme est de se vouloir volonté, *"être législateur et sujet dans un régime de fins rendu possible par l'autonomie de la volonté"*.

Mais il faut bien souligner que, pour Kant, le libre arbitre n'intervient pas dans le champ des sens et de l'expérience scientifique. C'est la volonté, qui est un impératif, qui s'impose à la compréhension. C'est une catégorie de l'esprit de mettre de l'ordre dans les données du sens, et l'entendement est à cet égard limité au champ du sensible. L'universalité

relève des fins, donc de la volonté, et couvre le champ de la morale.

Les deux grands objectifs de la pensée philosophique sont l'universalité et la vérité. La "*Sophia*" est une façon de lier la pensée et la conduite ; et l'ordre idéal - pour le philosophe - est celui où cette liaison est constante et acceptée ; d'où la force d'une morale de salut. Mais la tentation est grande pour la pensée, lorsqu'elle croit avoir atteint ces deux objectifs, de vouloir un ordre universel qui n'est pas autre chose que le totalitarisme (cet "*universel lisse*" dit Michel Serres). Les démarches philosophiques que je viens d'évoquer ne permettent pas, au moins au plan de la raison, un tel danger.

Une deuxième révolution scientifique intervient de nos jours avec la physique quantique. Après avoir dressé le catalogue des mouvements, la science peut établir les lois du changement.

Contrairement à la phrase de Hegel "*il n'arrive jamais rien de nouveau dans la nature*", nous savons qu'il y a une histoire de l'univers et de la matière. Nous savons également qu'il y a un sens dans cette histoire - ce que Bergson appelait une tension de l'univers vers la conscience - au moins parce que le vivant est infiniment plus ordonné que l'inerte et que l'histoire du vivant témoigne d'une constante élévation du niveau d'organisation et d'ordre.

- Au plan du **monde**, les notions de totalité et d'infinité sont dans le champ de la connaissance ; elles ne sont plus au-delà du pensable, et la notion d'espace vide est remise en cause.

Si tout se tient, la notion d'espace se relativise. Son échelle d'ailleurs est tellement transformée que la raison doute de sa réalité. (Qu'il suffise à cet égard de rappeler que si l'on agrandit à l'échelle de la terre un objet d'environ 20 cm, l'un de ses atomes serait alors de la taille d'une cerise ; et que pour voir comme un grain de poussière le noyau de cet atome, il faudrait agrandir la cerise à une sphère de 200 mètres de diamètre. Et que les nucléons du noyau auraient alors 10^{-18} mètres, etc...).

L'échelle du temps est également problématique (au moment de la création de l'univers, soit 10^{-43} secondes après le big-bang, l'univers s'est accru de 10^{50} fois en 10^{-3} secondes, soit proportionnellement plus que pendant les 15 milliards d'années qui vont ensuite s'écouler).

- Le "*presque rien*" de Jankelevitch, l'infiniment petit, n'existe pas pour lui-même en tant que matière, mais par les "*champs*" qu'il engendre. Le vide est plein de ces champs dans lesquels le physicien Bohm voit un ordre implicite. Le monde serait un immense système d'informations, fondé sur un ordre mathématique ; et cependant, contraire-

ment à la phrase d'Einstein selon laquelle "*Dieu ne joue pas aux dés*", la mécanique quantique remet en cause l'idée d'un déterminisme (Plus exactement l'expérience des fentes de Young prouverait que le monde se détermine au dernier moment).

- Dans ce monde, l'homme n'est pas seulement un observateur. Il y aurait une interaction continuelle avec la nature, nos sens créant ce qui est "*en soi*", de telle façon que l'on a pu écrire que "*l'esprit humain reflète un univers qui reflète l'esprit humain*".

- L'homme, en tant qu'être vivant, a une histoire, une structure organisée, une hiérarchie, bref un ordre. D'ailleurs le désordre conduit à sa mort. Mais cet ordre du vivant n'est pas le même que celui de la nature ; je ne sais pas si Bergson avait raison de distinguer dans l'ordre général de la nature l'existence de lois, applicables à la matière inerte, et celle de genres pour le vivant. Mais il est de fait que l'existence de l'homme dans la nature nécessite une telle somme d'accidents heureux que l'on peut aisément admettre qu'il relève d'un ordre différent. Comme le dit Jacques Monod, il faut une "*croyance*" pour admettre qu'un tel projet ait pu être inscrit il y a 15 milliards d'années dans un milieu sans oxygène, sans bactéries et sans cellules. Quoi qu'il en soit, le système auto-organisé de l'homme (et de l'être vivant) résiste à l'aléatoire en l'intégrant, et ceci parce qu'il est partiellement indéterminé. L'homme résulterait en quelque sorte de la coopération entre le déterminisme de l'ordre et un désordre qui serait celui de la nouveauté. Déterminé par ses gènes, il dispose d'une capacité d'autonomie vis-à-vis de l'extérieur.

- La loi de gravité universelle est un principe d'ordre remarquable, mais elle n'explique pas le sens des orbites que décrivent les planètes, et en fait la science est incapable de les expliquer sans faire intervenir un principe **d'indétermination** que nous pouvons appeler le hasard. Cette indétermination abolit le destin, mais elle n'est pas la liberté.

De la première révolution scientifique est née une idéologie de progrès d'où devait venir le bonheur de l'homme ; la raison devait se substituer au messianisme religieux pour fournir à l'homme une éthique. Je crois que cette idéologie était inévitable et en quelque sorte inscrite dans la pensée philosophique. Tandis que la science se fondait sur le principe de causalité ("*nous devons envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur et comme la cause de celui qui va suivre*" Laplace), elle confinait la finalité aux êtres vivants et éliminait les entéléchies d'Aristote ou l'alchimie de la Renaissance. Mais l'organisation du vivant ne pouvait se réduire à une nécessité déduite de causes mécaniques ; pour la raison suffisante, il y avait soit un ordre répétitif des lois phy-

siques, soit le désordre du contingent. L'être pensant ressortissait à une métaphysique et ses causes finales demeureront problématiques, au moins jusqu'à Freud et peut-être Nietzsche. Il nécessitait le recours à un finalisme qui se fondait sur l'intuition divine ou devait se limiter à la recherche du bonheur ; schématiquement, on peut dire qu'il n'y avait le choix qu'entre le pari Pascalien et le "*conatus*" de Spinoza appuyé sur le progrès des sciences.

Dans la nouvelle révolution scientifique, surtout biologique, voici que même la finalité intentionnelle devient difficilement pensable. On ne peut plus évoquer l'homme "*fin dernière de la nature*", puisque l'on peut non seulement comprendre la production des choses et les causes physiques du vivant, mais concevoir de créer ce vivant. C'est-à-dire que cette science pose de redoutables problèmes à la morale, mais qu'elle en pose même au principe de finalité, puisque l'aléatoire contribue à l'organisé et que l'on découvre la "*nécessité a posteriori*" de systèmes indéterminés jusqu'à leur auto-organisation.

Bref, le vrai et le bien ne sont plus réunis et nous avons la liberté ultime de modifier la nécessité, c'est-à-dire en fait de nier la liberté a priori d'un être qui naît.

Seule l'affirmation volontaire de l'homme en tant que sujet moral peut nous éviter de lui étendre la mécanique des causalités objectives où la liberté n'a plus de place. C'est bien là le sens de la phrase de Michel Serres que je citais : "*la morale devient objective*". La solution n'est en tous les cas pas dans la régression vers l'alchimie ou la théologie, qui nous entraînerait inmanquablement vers cet intégrisme de type religieux où le messianisme balaie les incertitudes.

Atlan souligne que nous avons en quelque sorte vécu deux époques :

- celle où l'existence de vérités révélées était garante du savoir, y compris scientifique (qui devait se débrouiller pour coïncider avec la révélation religieuse). C'était - c'est encore - l'époque des prêtres.
- l'attitude des lumières a voulu tirer des connaissances scientifiques des valeurs d'orientation pour la conduite humaine.
- nous sommes maintenant parvenus à un moment où la vérité scientifique ne nous fournit aucune valeur morale. Il faut donc accepter que vérités et valeurs soient séparées, sachant que les valeurs proviennent d'un héritage. Si le prophète - comme le souhaitait Spinoza - est au sommet de l'imagination des hommes, sans cependant prétendre à la vérité, alors nous sommes à l'époque des prophètes. De toutes façons, les concepts scientifiques ne peuvent pas nous donner d'idéologies.

Notre liberté, pour être préservée, doit cheminer entre le savoir scientifique (et l'esprit critique qui le sous-tend) et l'héritage mythique ou religieux (qui nous donne non pas une valeur suprême, mais des valeurs).

Première conclusion : la connaissance de l'ordre des choses peut faire de l'homme, en tant qu'être libre, un roi ou un esclave. La nature ne lui apporte plus de valeurs morales.

L'ordre de la Cité

L'action libre confrontée à une autre action libre suppose, pour qu'elle se réalise sans violence, l'acceptation d'un principe d'ordre qui lui confère un caractère objectif. Tel est le problème que doit régler la Cité. *"Le système du droit est l'empire de la liberté réalisée"* Hegel.

La pensée grecque excellait dans une réflexion sur l'ordre et l'harmonie que conceptualise l'idée de **justice**. Distincte de la charité, cette exigence implique égalité et mesure. Un tiers doit intervenir, le juge souverain, qui décide entre des parties dont le droit à la parole est égal. La sentence doit pouvoir ensuite être discutée, commentée, éventuellement réformée auprès des citoyens ou des meilleurs d'entre eux. Cette justice doit pouvoir se référer - pour que l'égalité soit sauvegardée et que l'ordre objectif soit connu - à une **loi**, qui est à la fois un principe abstrait et une parole commune.

Nous avons là les deux conditions de la justice, donc du bon fonctionnement de l'ordre social ; l'égalité des citoyens (Isotes) et la publicité de la loi. Pour être connue et commune, la loi sera écrite et non plus divulguée.

A cette exigence de justice, il convient de rajouter le principe d'autonomie de la volonté, si remarquable dans l'ancien droit romain, pour disposer des fondations de la Cité de droit telle que les penseurs du XVIII^e siècle ont voulu la théoriser. L'autonomie de la volonté entraîne en effet la responsabilité, mais aussi le respect des formes et une haute exigence des mœurs.

Au plan philosophique, la justice pose le problème des relations entre le droit et la force. Le débat de la *"République"* entre Socrate et Thrasymaque restera constamment sous-jacent : si l'idée de justice n'est qu'une représentation sans référence à une essence, alors cette idée ne vaut que par les institutions et non pas par sa propre nature. Si le droit n'est pas *"en soi"*, rien n'interdira de fonder l'État sur la force ; sa représentation institutionnelle, super structure s'il en est, sera objet d'histoire, sans principe éthique fondateur.

La justice, égale pour tous et devant laquelle tous sont égaux, entraîne une contrainte : un formalisme, celui de la constitution ou des lois ; ce que les juristes modernes appellent le principe de légalité (tout ordre, toute contrainte, toutes règles doivent trouver fondements dans la loi).

La responsabilité de chaque individu n'a de sanction que s'il est capable d'assumer cette responsabilité ; l'éducation est donc une condition de la liberté et elle l'est à tel point que la Cité est fondée à la rendre obligatoire ; il y a cependant des "*incapables civiques*", soit qu'ils le soient naturellement (les enfants, les insensés ou les femmes ...), soit que cette incapacité sanctionne leur responsabilité ("*la privation des droits civiques*"). L'ordre de la Cité accepte donc tout à fait une hiérarchie des responsabilités, donc des rôles.

Si la force de la loi est le ciment de l'ordre politique, encore faut-il qu'un pouvoir en garantisse l'application. D'où vient qu'il ait le monopole de la contrainte ? et quelles protections, externes ou auto-régulatrices, mettre en place pour que ce pouvoir ne dérive pas vers le totalitarisme auquel ses finalités propres risquent de le conduire ?

On voit donc que la théorie du pouvoir va bien au-delà de la simple transposition de l'autorité parentale ou même des contraintes sécuritaires de la petite ville grecque ...

Très schématiquement analysée, une théorie politique implique d'abord une théorie de la **souveraineté** ; celle-ci peut venir de Dieu ou de la société elle-même. La référence à l'ordre divin donne au pouvoir un double aspect religieux et politique (à Rome, l'*imperium* et le *potestas*) ; justifie la consécration de ce pouvoir et l'existence d'un appareil rituel qui le fait participer du sacré. Le groupe social dispose alors d'une référence qui vient du dehors. Le sacré joue historiquement un rôle fondateur dans la société humaine, en tant qu'il a permis de bannir la violence et d'ériger en "*tabous*" des règles protectrices de la survie du groupe. Les cérémonies rituelles ou sacrificielles recréent l'appartenance commune et re-légitiment les souverains.

La sécularisation des théories de la souveraineté n'évacue pas la sacralité du pouvoir souverain. C'est le peuple considéré comme une entité qui est dépositaire et créateur de la souveraineté ; cette souveraineté populaire, lorsqu'elle est violée par la tyrannie, peut être invoquée comme un principe au-delà de la volonté des individus, inaltérable et d'essence sacrée.

Le principe de la souveraineté ne définit ni la structure, ni l'origine, ni la force du pouvoir, mais son référent. Le "*droit divin*" n'entraîne pas

nécessairement l'autocratie, ni la volonté populaire la démocratie. Lorsque Saint-Paul écrit que le "*pouvoir vient de Dieu*", c'est pour inviter le pouvoir à respecter les commandements de Dieu. Ce sont les jésuites qui, au début du XVII^e siècle, soulignent que si le pouvoir vient de Dieu, celui-ci n'en a pas choisi l'attributaire et qu'il appartient aux hommes de désigner le détenteur de ce pouvoir, par contrat social, sous le contrôle de la loi divine. Hobbes pourra justifier du droit illimité du pouvoir par la souveraineté du peuple, tandis que Saint-Augustin limitait le pouvoir temporel par les exigences de la loi divine.

Une théorie politique impliquerait ensuite une réflexion sur l'origine et la nature du pouvoir. N'ayant aucune certitude sur ses origines, nous identifions la généalogie du pouvoir par l'analyse des sociétés primitives - alors que rien ne confirme que nos civilisations en soient issues - ou par notre propre histoire, au risque d'y appliquer des critères impropres. Retenons simplement quelques concepts fondateurs qui peuvent éclairer notre propos : l'origine magique (ou religieuse) du pouvoir se réfère à son rôle social, qui est la fixation des coutumes par la crainte. L'origine gérontocratique de ce pouvoir se réfère à la tradition classique de l'autorité parentale, au fait qu'à Rome pouvoir et autorité étaient deux concepts distincts, l'autorité appartenant au Sénat. L'origine guerrière du pouvoir trouve dans les analyses de Dumezil un fondement, notamment dans l'image double de Mithra et Varuna, le prêtre et le chef de guerre, progressivement confondue dans un pouvoir royal unique.

Quoi qu'il soit, en toutes hypothèses, probable que la théorie ait eu d'abord pour objet de légitimer la conquête du pouvoir, les ingrédients nécessaires sont bien présents : le pouvoir magique d'intercéder avec les puissances mystérieuses (donc le secret), le pouvoir de l'expérience des anciens, le pouvoir du conquérant.

Rome s'appuie sur la trinité tradition/religion/autorité pour définir à la fois un ordre et une patrie. L'histoire témoignera que la remise en cause de l'un de ces trois piliers entraîne l'effondrement des deux autres. Elle nous enseigne aussi que le pouvoir, dès lors qu'il est établi, secrète sa propre finalité - qui est de se perpétuer - et que, contrairement au voeu d'Aristote, ce n'est pas la parole qui permet le changement, mais la transgression et la violence.

Le pouvoir est le lieu des espoirs humains, il est donc objet de lutte et de conquête. Il tend à l'autocratie. Le légitimer suffit à ses détenteurs, pas à ses adversaires.

La dialectique de l'ordre et de la liberté dans la pensée et l'histoire politiques s'ordonne autour de quelques séquences :

1 - de l'autonomie du politique à l'idéologie de l'État :

La conception médiévale des deux pouvoirs, le pape et l'empereur, distinguait le principe du pouvoir de son exercice ; leur querelle concernait l'exercice de la puissance, chacun prétendant être institué par Dieu. La création d'un État supposait l'unification des deux notions, de telle façon que l'institution et le principe de souveraineté se confondent dans le concept de puissance souveraine.

Pour y parvenir, il a fallu penser que la qualité première du prince était d'être souverain, et non pas d'être sacré. La politique sera perçue comme une activité profane, qui s'occupe de choses terrestres, à partir de Marsile de Padoue, avant les théorisations de Machiavel, Hobbes ou Bodin. Les hommes se réunissent pour subvenir à leurs besoins, dans une cité terrestre, et leurs relations sont définies par l'échange. Cette société est une totalité du fait de la loi, qui est un principe unificateur. Et le prince a pour mission d'assurer la cohésion et l'ordre par l'application de la loi, cette mission n'étant plus celle de Dieu ni de ses prêtres. Chez Machiavel, la politique du prince consiste à instituer un **ordre**, dont la légitimité est en elle-même, dans l'action. Bodin, en demeurant dans le même registre de la souveraineté profane, renversera la proposition de Machiavel en rendant compte de l'État, comme entité, pour qualifier la nature du pouvoir exercé par le prince. La puissance de l'État est perpétuelle, quelle que soit l'institution qui l'exprime. Ses chefs ne sont que les gardiens de la puissance, de l'ordre.

Hobbes, théorise "*l'État-Leviathan*" comme la nécessité pour l'homme de trouver la sécurité contre un état de nature où ne règne que son désir - donc qui n'est qu'un conflit de désirs. L'État est une création de l'homme qui conserve les avantages de la nature (le désir de puissance), mais élimine son plus grand inconvénient (la mort par la violence). Les lois de nature (par exemple l'équité) sont une partie des lois civiles quand la République est établie. "*Mais le droit de nature, c'est-à-dire la liberté naturelle, peut être amoindri et restreint par la loi civile*" Hobbes.

Pour tous les grands légistes qui vont à partir du XVII^e siècle poursuivre la construction réglementaire ou jurisprudentielle du Droit public, la construction d'un État qui incarne la souveraineté - que le souverain soit le roi ou le peuple - est la seule voie qui permette à l'homme de disposer de libertés. Définir le pouvoir par le pouvoir, et non pas par Dieu, autorise qu'on lui résiste ; identifier la puissance souveraine indépendamment de la forme du pouvoir légitime que l'on puisse changer cette forme sans pour autant détruire ni le lien social ni le socle des libertés.

2 - du contrat social aux droits de l'homme :

Avec les mêmes exigences logiques que la révolution galiléenne, la pensée politique du XVIII^e siècle entend comprendre les lois de la société à partir des lois de la nature ; elle n'écarte pas cependant le problème fondamental soulevé par Platon des relations du droit et de la force en reprenant, dans les termes que conditionnent les débats de l'époque, le principe du Droit naturel.

Grotius disant que toutes les thèses du droit naturel demeureraient valides même si Dieu n'existait pas - ou ne se souciait pas des hommes - entendait signifier uniquement que le droit ne doit sa validité à aucune existence, qu'il est une essence de type platonicien. Ceci est bien différent de la théorie des deux lois de la scolastique où la loi naturelle est finalement subordonnée à la loi divine.

"Avant qu'il y eut des lois faites, il y avait des rapports de justice possibles. Dire qu'il n'y a rien de juste ni d'injuste que ce qu'ordonnent ou défendent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on eut tracé des cercles, tous les rayons n'étaient pas égaux", écrit Montesquieu.

Ce droit naturel de l'homme s'entend dégagé de toute contrainte théologique, mais aussi distinct de la contrainte étatique. La théorie du contrat social, que l'homme y soit contraint et qu'il s'y soumette volontairement, définit un champ, antérieur ou hostile, au pouvoir. Il est vrai que l'homme y renonce à sa volonté particulière, mais c'est un acte positif dans lequel l'homme se fait citoyen. *"L'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite est liberté"*, dit Rousseau pour qualifier ce passage volontaire de l'état de nature à l'état de société. Il est clair que l'avantage qu'y trouve l'homme est la sécurité, mais ce contrat, s'il aliène une partie de la liberté, ne prescrit pas les droits naturels ; ceux-ci demeurent inaliénables, même par contrat.

La philosophie du libéralisme politique et économique, qui naît de la théorie du droit naturel pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle, emprunte aussi à l'utilitarisme ; on y retrouve à la fois Platon et les stoïciens. Les besoins de l'homme, animal social, dépassant ce qu'il peut faire seul, la société lui est nécessaire sous le double aspect de la société civile où s'effectuent les échanges et de l'État garant de la sécurité. La règle de cette société doit préserver le champ des droits naturels qui sont les droits de l'homme :

"La vie, la liberté et la poursuite du bonheur", pour les constituants américains ; *"La liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression"*, pour la déclaration de 1789.

Aucun contrat ne peut se concevoir qui aliène l'un de ces droits. Les

devoirs du citoyen sont de deux ordres : des devoirs de justice, pour lesquels l'État peut le contraindre ; des devoirs de bienfaisance, pour lesquels il reste seul juge de la fin et des moyens.

Il y a cependant, dans les théories du droit naturel et du contrat social, les prémisses du divorce qui s'établira entre le libéralisme et la dérive totalitaire. On les trouve chez Rousseau : l'état de nature est chez lui caractérisé par l'indifférence vis-à-vis d'autrui, et les sociétés se sont constituées par nécessité et sous le règne de la loi du plus fort. Les contrats qui préservent la volonté individuelle de chacun feront inévitablement le jeu du plus fort. Le vrai contrat social est celui dans lequel les volontés individuelles étant suspendues, l'homme n'a de vouloir qu'au sein de la "*volonté générale*". Rousseau considère que l'adhésion à la loi, expression de la volonté générale, réalisera la vraie liberté, puisque "*chacun se donnant à tous ne se donne à personne*". Il précise bien que "*l'aliénation se fait sans réserve*" et que donc "*nul associé n'a plus rien à réclamer*". L'État réalisé par l'effet de la volonté générale dispose d'une souveraineté absolue, et c'est dans cette sphère de souveraineté, et non en dehors, que résident les droits de l'homme. Les droits naturels ne sont pas les droits qui limitent le pouvoir, ils sont ceux qui sont inhérents à l'ordre de la loi souveraine, elle-même expression de la volonté générale. C'est une totalité que définit ce concept, bien différente de la construction triangulaire du libéralisme : le citoyen, le pouvoir, le droit naturel.

C'est le libéralisme qui conduira, après Locke, Montesquieu, aux grandes constructions juridiques du XIX^e siècle.

Les rapports de l'ordre et de la liberté y sont réglés d'une façon qui force l'admiration, sur des concepts théoriques ou jurisprudentiels clairs :

- les libertés publiques (qui, dans les définitions du droit public français, sont "*des situations juridiques dans lesquelles l'individu se voit reconnaître le droit d'agir sans contraintes dans le cadre des limites fixées par le droit positif en vigueur, éventuellement déterminés sous le contrôle du juge par l'autorité de police chargée du maintien de l'ordre public*"). L'ordre public est défini par la loi de 1884 sur les pouvoirs du Maire comme la protection nécessaire de la "*tranquillité, de la sécurité et de la salubrité publiques*". Par défaut, l'ordre privé concernerait donc la sûreté individuelle, le domicile, l'intimité de la vie privée, etc...

- la sécularisation de la politique qui n'obéit pas à des considérations morales mais à un équilibre instable des intérêts.

- la limitation du pouvoir par son organisation : "*il faut que le pouvoir arrête le pouvoir*", dit Montesquieu sur le principe de la séparation des pouvoirs. Le principe de légalité impose la suprématie du droit, à

savoir la constitution par les gouvernants et la loi pour les gouvernés.

- la limitation de l'extension du pouvoir par la loi du marché.

3 - de la Cité aux totalitarismes :

a) Les hommes naissent - et demeurent égaux (la déclaration des droits de l'homme a ajouté "*demeurent*" au texte américain de 1776) - Mon rapport à l'autre est un rapport d'égalité parfaite, et mon identité je la tiens exclusivement de la loi, c'est-à-dire de l'État ; tel est le principe fondateur. Dans ce cadre, considérons un contrat, passé librement entre deux hommes nés égaux : un contrat de travail. La loi égale ne pourrait accepter la rupture unilatérale du contrat qu'est la grève. Tout aussi convaincante de l'appropriation intéressée de la notion de droit serait le fonctionnement de la société anonyme, dans laquelle des relations théoriques de droit marquent en fait une grande inégalité.

Les aspirations sécuritaires d'un temps effectivement dangereux ont conduit à un développement quasi inépuisable de la notion de "*droits*" - que l'on s'arrête un instant sur le concept si étonnant et cependant habituel de "*droits acquis*" - Les citoyens ont en quelque sorte remis à l'État leurs droits individuels contre des droits sociaux. Devenue un protectorat social, la Cité contrôle naturellement l'usage qui est fait de ces droits.

Faut-il y voir une nouvelle forme de la relation de maître à esclave d'Hegel ? "*la lutte pour la reconnaissance et la soumission à un maître est le phénomène d'où est sortie la vie collective des hommes, en tant que commencement des États*", écrivait-il.

Quoi qu'il en soit, cette "*suprématie des droits*" emporte un ordre économique et social dans lequel la liberté est seconde. Le "*droit au bonheur*" entraîne une puissance bienfaisante à veiller sur chaque homme depuis le berceau jusqu'à la tombe, réparant les accidents qui l'atteignent, guidant son développement intellectuel et l'orientant vers un emploi approprié. C'est le pouvoir qui assure le fonctionnement de l'entreprise "*bonheur*". Pour remédier à des désordres particuliers, le pouvoir risque de créer un profond désordre social, celui du despotisme auquel répondra la servilité.

b) **Une société n'est pas stable** ; que sa configuration soit définie par des rapports de production, par la diversité des réponses aux défis de la nature ou du progrès, par l'évolution des croyances ou des cultures, elle est un champ de rapports de force qui impliquent la détention du pouvoir. L'ordre du pouvoir établi est sans cesse menacé par le projet d'un nouvel ordre qui demeure un désordre tant qu'il n'a pas triomphé. Si la finalité du projet est radicalement différente, nous savons que la violence

sera "l'accoucheuse" d'un nouvel ordre. Le règne de la loi n'autorise que les évolutions lentes, puisqu'elle est le produit d'une volonté générale datée. Transgresser la loi, de telle façon qu'une loi nouvelle puisse être mise en place, est à cet égard créateur, et la pensée politique ne répond à cette dialectique de l'ordre et du mouvement que par l'explication a posteriori d'une nécessité de l'histoire.

Au demeurant, cette pensée reste impuissante devant la contestation radicale, le refus pur et simple de l'ordre, la spontanéité de la révolte de l'individu.

Le rêve d'une société éternellement rassemblée, dans laquelle les conflits n'auraient plus lieu d'être, loin de conduire à la cité idéale, n'a jusqu'ici produit que des totalitarismes.

"Si le ressort du gouvernement populaire dans la paix est la vertu, le ressort de ce gouvernement dans la révolution est à la fois la terreur et la vertu", s'écrie Saint-Just. "La terreur est une émanation de la vertu ; elle est moins un principe particulier qu'une conséquence du principe général de la démocratie appliquée aux plus pressants besoins de la patrie".

L'État est ainsi pensé comme le moyen d'assurer le règne de la liberté que l'individu place dans la permanence de cet État. Une aussi grande assurance, fondée sur la vertu publique, laisse peu de place au concept de liberté.

Il est des formes plus pernicieuses d'attenter à la liberté. H. Arendt remarque que le totalitarisme se fonde sur le secret, même si ce secret n'a pas de contenu. La transparence serait donc un antidote à ce risque ; mais la transparence, dans notre société, entraîne une débauche d'images et d'informations qui pénètrent profondément dans le secret des individus.

Constatons aujourd'hui, ici et maintenant, que les individus sont d'abord préoccupés par eux-mêmes ; ils préfèrent les injustices de l'ordre aux incertitudes de la liberté, le goût du confort aux inconvénients de la responsabilité. Observons également que, malgré les apparences du discours, les domaines de l'inégalité (la culture, l'économie) intéressent plus le citoyen que ceux de l'égalité (le politique). La médiatisation généralisée a conduit à une démocratie en trompe l'œil où l'affrontement politique est un spectacle qui dissimule un profond vide symbolique.

"L'éclatement du politique" (Sfez) s'accompagne et se nourrit de la profonde modification des transgressions collectives qui permettaient d'opposer un "contrordre" à l'ordre. Deux exemples éclairent cette idée :

a) la fête, dès lors qu'elle est en quelque sorte socialisée, exprime une transgression à l'ordre habituel tout en favorisant la vie collective.

On échappe à l'ordre du temps en faisant la fête la nuit, à l'ordre social en faisant la fête ensemble ; or aussi bien le temps libre que la fête se sont privatisés, tandis que le catalogue des fêtes officielles n'apparaît plus que dans le tableau des congés du travailleur. Où est le temps de ces carnavals, où pouvait librement s'afficher l'inversion des valeurs, c'est-à-dire la dérision provisoire de l'ordre existant.

b) le jeu, autre forme de transgression à l'ordre de la nécessité, ce moment où le hasard est en quelque sorte sacralisé, devient dans nos démocraties une institution d'État. Le citoyen attend de la société qu'elle lui offre des parcs à jeux, des jeux télévisés, etc... Où est la liberté ? Où est le "*contrordre*" ?

Il reste, c'est vrai, dans les transgressions collectives, celle de la guerre, dont nos sociétés ont fait un vaste usage.

Deuxième conclusion générale : il n'y a pas d'équilibre social naturel ; la belle construction de la loi, pour qu'elle assume effectivement l'équilibre ordre/liberté, doit être sous-tendue par une citoyenneté active, et par une morale collective d'autant plus exigeante que sont importantes les libertés.

L'ordre de l'histoire

Depuis la Bible, nous sommes habitués à penser que le temps va quelque part et que l'histoire a une fin. D'abord sous l'influence des religions, l'Europe a bâti sa vision de l'histoire sur cette conviction.

- C'est d'abord parce que nous sommes dans le temps, que celui-ci nous est compté. N'avoir qu'une durée de vie limitée, une part de temps, c'est l'étymologie grecque du mot "*destin*".

- Ensuite parce que le temps a un sens : l'ordre temporel est irréversible et il se compte tandis que nous allons vers la mort. "*A cause de la mort, nous les hommes habitons une Cité sans murailles*" (Épicure).

A l'animal la mort n'enlève que le présent ; à l'homme la mémoire et le devenir. L'angoisse de cette temporalité finie donne à l'histoire l'apparence d'un anti-destin, en tant qu'elle a changé ce qui paraissait fatal (hormis la mort). A défaut d'imaginer que la mort ne soit plus le seul destin, il est frappant de constater que les religions assument, sous différentes formes, le thème de la vie éternelle.

- Si l'histoire est "*une fatalité modifiable*" (Cassirer), il importe d'en découvrir le sens. Si l'histoire est tragique (Aron), c'est-à-dire qu'au sens nietschchéen elle est "*un jeu divin par-delà le bien et le mal*", il faut

connaître la règle du jeu. D'ailleurs nous savons que la mort est la fin de la vie mais qu'elle ne peut en être l'objet, et qu'il faut donc un projet qui permette à notre liberté d'agir ou de ne pas agir, de s'exprimer et de modifier le cours du temps.

"*En ce temps là*", disent les histoires. De quel autre temps s'agirait-il que de celui du commencement. Dès lors qu'étaient séparés les dieux et les hommes, soit à partir d'Herodote, l'histoire devait reprendre une chronologie et remonter des généalogies. L'histoire religieuse a très bien compris que l'ordre supposait le souvenir d'un commencement et le maintien d'une tradition qui s'y réfère. Le faisceau de mythes, de rites, de tabous qui constituent cette tradition créent une continuité, une référence et une appartenance. L'histoire de ce commencement ne constitue pas une contrainte pour notre liberté d'agir, en tous les cas pas plus qu'en enseignement. Bien au contraire, Freud entend apporter plus de liberté - en tout cas une raison consciente de la pulsion du désir - par la plongée vers notre propre commencement.

Il en va autrement de la - ou des fins que l'histoire s'assigne. Les messianismes religieux ou révolutionnaires ont besoin de trouver dans l'histoire des finalités qui justifient les contraintes, au nom du salut ou de l'unité retrouvée. Sans doute ne peut-on sans abus rapporter l'inquisition à Saint-Augustin ou l'État soviétique totalitaire à Hegel et Marx. Sans doute la pensée des fins dernières est-elle fondée sur l'espérance de libération. Mais il faut bien convenir que les barbaries se sont déchaînées au nom de l'avenir et que l'expérience prouve que l'on y résiste que par fidélité à un passé. A défaut d'impératif catégorique, la morale se fonde sur le passé. "*Je ne suis pas venu abolir, mais accomplir*", dit Jésus.

Freud a bien prouvé qu'il n'y a pas de finalité dans la libido qui peut aller à toutes les perversités.

L'histoire nous montre que les révolutions entendent non seulement rejeter l'ordre ancien, mais quelquefois recommencer symboliquement un nouvel ordre du temps en datant le calendrier de l'ère nouvelle qui s'ouvre. Non seulement les idoles sont brisées, les livres brûlés, mais le temps est lui-même refait, comme si commençait une histoire sans mémoire. Cette symbolique du recommencement assigne toujours une fin à l'histoire, puisqu'elle la considère comme achevée.

C'est sans doute l'idée de progrès, en politisant la philosophie des lumières, en permettant une vision de la société automotrice et prenant en charge l'histoire qui se fait, qui a surestimé la capacité d'un État à changer la société. Cet historicisme ne s'intéresse plus à l'autonomie du sujet, qui n'est plus appréhendé comme liberté et comme création, mais seulement comme mouvement social.

Mais l'idée inverse de régression serait aussi dangereuse si l'exaltation des valeurs passées, de l'ordre ancien, aboutissait à la reconstitution imaginaire d'une société unifiée ; et dont la nostalgie, effaçant toute l'histoire accumulée depuis lors, niant toute authenticité à l'ordre présent, justifierait la négation de la multiplicité des devenirs, des projets, donc des consciences.

"La nature, la raison, l'histoire, constituèrent tour à tour les pseudo transcendances qu'il fallut, tour à tour démystifier", écrit Dupuy. Sans doute, mais quelles valeurs leur substituer ? Comment pouvoir dire "je veux et je peux", être libre, sans avoir de sens où diriger notre action . Et ceci est d'autant plus vrai que le mal absolu a fait irruption dans notre histoire.

Le programme d'extermination des juifs par l'État nazi n'était pas simplement un pogrom géant, mais constituait la déroute du système référentiel européen. L'histoire devient un acte fou accompli par un État, c'est-à-dire le non-sens de l'ordre.

L'échafaudage normatif de la culture européenne est celui du lien humain à la loi, de l'homme vivant à la parole dans le texte. Le christianisme avait en effet *"juridisé"* le judaïsme, et l'Europe se fondait sur la raison. La déraison hitlérienne désarticule cette composition, puisque le passage à l'acte organise alors une législation de suppression d'un système référentiel qui liait l'Europe aux juifs ; ce n'est pas par hasard, ni par habitude que le génocide les a spécifiquement concernés, mais pour tenter de constituer un ordre en rupture absolue avec celui qui s'était lentement construit à partir du judaïsme et de la romanité.

Le nazisme a fait passer - à partir d'une pseudo-science - la représentation du meurtre, du registre de la métaphore à celui du réel. Le meurtre était évoqué symboliquement pour l'interdire (Caïn et Abel, Œdipe, etc...) et montrer les résultats catastrophiques de la transgression. Or, voici que l'interdit devient banal dans l'ordre nazi ; c'est ceci qui constitue le mal absolu, indépassable, que l'on doit craindre chaque fois que l'on évoque le sens de l'histoire ou la notion d'ordre d'État.

"Nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde", écrivait Valéry. Après Hiroshima, nous voyons une possible fin de l'histoire, non par accomplissement de l'idée ou de la révolution, mais par le néant.

Sauf à considérer qu'il s'agit d'une fatalité de l'histoire, la barbarie nous oblige à admettre qu'il faut dissocier la recherche des valeurs de la détention certaine de la vérité et qu'avec ces valeurs - si nous les trouvons - nous pouvons préférer un désordre à une injustice.

Il faudrait encore évoquer la transgression de l'Art. Partant du chaos, l'artiste engendre et cependant il se mesure à une œuvre qui apparaît et qui fixe un ordre de sensibilité en se faisant.

Il faudrait évoquer la Folie, qui offrirait une bonne illustration des impasses dans lesquelles nous entraîne la conjonction du progrès de la connaissance scientifique, de la volonté de rupture avec le passé et de la rationalisation de l'ordre social.

Jusqu'au XVII^e siècle, on peut considérer la folie comme le côté inaperçu de l'ordre. Héritier symbolique du lépreux, le fou est exclu de la ville, mais pas du monde, et il demeure protégé ; il a vocation à ouvrir d'autres horizons, vers "*l'ailleurs*" où l'emporte la "*Nef des fous*". Il voit la vérité au-delà de la raison commune, soit à la Cour comme fou du Roi, soit dans les farces du Moyen-Âge. La folie n'est que l'expérience critique et ironique d'un savoir inadapté, qui montre la dérision de l'ordre du monde tandis que la mort témoigne de sa vanité. La folie fascine en tant qu'elle est un savoir de fin du monde, de l'ordre naturel, comme les animaux fantastiques des sculptures gothiques.

L'ordre de la raison qui triomphe au XVII^e siècle exclut la folie dans laquelle Descartes ne voit, à la différence du rire ou de l'illusion, aucune structure de vérité. L'homme peut être fou, pas la pensée. Le fou est alors interné avec ceux que la société veut exclure : les mendiants, les condamnés et plus tard les magiciens et les incroyants. Le fou est un aliéné, c'est-à-dire un homme qui cesse de s'appartenir. Il dit la vérité par hasard dans *Le Neveu de Rameau*, et non pas comme les sages bouffons du Moyen-Âge. Au fur et à mesure que la science peut expliquer la folie et tandis que l'enfermement s'humanise, il s'établit un rapport de causalité structurelle entre la folie et la liberté : "*l'être de l'homme ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté*", écrit Lacan. De ce fait, le statut de la folie est impossible à établir puisque c'est par la raison que se constitue le contrat social. Le fou est un "*incapable*", comme l'enfant, et comme tel limité dans ses droits ; et si le criminel est déclaré fou, il ne sera plus responsable de ses actes. Mais la folie se définit par rapport à un ordre donné, et vouloir le contester peut être qualifié de folie (ce qui a d'ailleurs été le cas à la fin du système totalitaire d'URSS).

Contester l'ordre divin, c'est être sacrilège ; si contester l'ordre humain, c'est être fou, il n'y a aucune place pour la liberté ...

Paradoxalement, cette confrontation un peu désespérée entre l'homme, la nation, l'histoire et la société nous ramène à l'ordre initiatique. L'exigence de liberté qui sous-tend tous les questionnements sup-

pose un apprentissage, un retour dans la mémoire collective, de telle façon que soient retrouvées ou reconstruites des valeurs communes.

Violence et vengeance sont inévitables sans arbitre extérieur ; le concept de justice est inséparable de la triangulation du jugement : l'accusé, l'accusateur et le juge ; si l'un d'entre eux manque, il n'y a plus de justice. Il en va de même pour l'ordre qui ne s'impose à nous que s'il y a une référence qui fonde le rapport à l'autre.

Sauf à s'abstenir, il n'y a pas d'autre choix que le retour à une tradition non dogmatique ; c'est notre "*projection*" sur les choses qui leur donne une intention, et non pas l'observation de la nature ou la rigueur de la loi. Cette "*projection*" est l'expression de la conscience. "*Savoir*", c'est donner un sens, et "*vouloir*", c'est être libre.

Il faut pour cela beaucoup de patience, il faut "*laisser ouvertes les blessures de la possibilité*" (Kierkegaard), être dans un ordre sans mots d'ordre. C'est une vertu qui nous fait compter avec le temps, et qui n'est pas la résignation. C'est une force d'âme.

Évoquant le voyage des quatre maîtres dans le jardin rapporté par le Zohar : "*4 maîtres pénètrent dans le jardin. Le premier meurt d'impatience. Le second devient fou. Le troisième devient autre. Le quatrième entre et sort indemne, lui seul avait su attendre*". Ouaknin souligne que le jardin porte en hébreu le nom de Pardes, qui évoque le paradis, celui du sens. Ce mot se lit avec quatre consonnes qui ont quatre niveaux de signification : le sens littéral, le sens allusif, l'interprétation et le sens caché.

Pour parvenir au caché, il faut savoir attendre, car le temps est le seul ordre qui s'impose absolument à notre liberté. Parce que, comme le devoir, la liberté est en nous. "*Il faut imaginer Sysiphe heureux*".

Dominique Saglio

La tentation du totalitarisme

Raoul Amram

Introduction

Au début de cet exposé, il est utile de rappeler quelques propos des fondateurs des Rencontres Écossaises et de la revue *Salix*.

1 - Restant dans une perspective traditionnelle, il s'agit de donner à chaque participant des textes, des matières à même d'élargir sa vision du monde, à même de favoriser sa recherche personnelle.

2 - Dans cette perspective, dans cette vision, il s'agit de nourrir une réflexion se libérant du totalitarisme des idéologies.

3 - Pour 1992, le thème de la rencontre écossaise dans laquelle s'inscrit cette intervention est "*Ordre*" (au singulier) en face de "*Désordres*" (au pluriel).

Eh bien... dans un itinéraire spirituel, on peut d'ores et déjà dire que le totalitarisme se réfère à cette attitude totalisante qui exprime que sa vision englobe toutes les connaissances, en est la synthèse mais surtout, **n'appelle à rien d'autre.**

Tout cheminement spirituel, qui consiste à organiser sa vie en rapport à l'environnement pour sortir de la confusion et du doute, à envisager une mise en ordre, rencontre nécessairement la notion, le choix, le désir de liberté. C'est dans *L'ALTÉRITÉ*, extériorité de l'être que se joue la transcendance expression de cette organisation. Elle se traduit par la relation juste à Autrui.

Seule, la liberté peut maintenir la relation avec l'extériorité qui résiste alors à toute appropriation, à toute totalisation dans l'être.

En effet, le totalitarisme court-circuite tout le processus du position-

nement individuel au monde. Cette tendance qui paradoxalement vise à libérer l'individu de l'ensemble de ses angoisses, ses doutes, ses peurs, lui donne en fait un faux refuge dans la sécurité illusoire de l'obéissance à ce qui n'est que désordres.

Le totalitarisme est la négation la plus complète de la liberté et de la justice.

Les propos de cet exposé sont de tenter de mettre en évidence que cette tentation totalitaire, au lieu de vouloir nourrir une pensée, a pour but et finalité de lui ôter en fait tout fonctionnement.

Cet exposé vise également à montrer que si cette tentation se rattache à la perspective traditionnelle, elle s'y rattache car elle en est l'un des éléments constitutifs.

Ne pas en prendre conscience, refouler cette évidence, éviter son élucidation tant individuelle que collective, c'est enlever un maillon majeur au processus de perfectionnement et d'une certaine façon, c'est prendre le risque d'échouer irrévocablement dans toute perspective sérieuse de dépassement.

Cette tentation est comme la puberté dans la croissance d'un adolescent, cependant, si la puberté ne se rencontre qu'une seule fois, la tentation totalitaire est permanente et demande à être élucidée à chaque rupture de niveau, à chacune des fractures qui traduit la progression de l'homme traditionnel.

L'attitude traditionnelle

Si on projette un faisceau éclairant qui balaye symboliquement le déroulement d'une vie, on constate qu'elle comporte une succession d'écueils qu'il aura fallu franchir avec succès.

La jeunesse, l'adolescence, l'arrivée à l'âge adulte auront trouvé dans la vitalité, la vigueur naturelle, les ressources de l'adaptation.

A l'époque de la diminution de ses forces l'homme recherche l'appui indispensable sorte de deuxième puberté. Le passage est difficile, la vigueur disparaît. Il s'agit d'une véritable transmutation de valeur. Cette montée culturelle constitue un véritable pacte d'unicité, de réconciliation avec la vie.

Mise en ordre, en sympathie dans le rapport intime avec toutes les formes de la vie : humaine, animale, végétale, organique. Il s'agit d'une véritable réconciliation avec le cosmos. Là semble résider l'histoire essentielle de la vie adulte et culturelle.

- Observer ce qui semble être conforme à la vie, à son sens.
- Discerner ce qui apparaît comme contraire à la vie, à son sens ce qui serait **le contre-sens de la vie**.

Il s'agit de reconnaître, contre l'ensemble des cris, des oppositions environnantes cet évident appel au dépassement qui s'exprime intérieurement et qui constitue l'appel transcendant. Il apparaît comme prometteur de joies justes, légales, légitimes.

Il s'agit, de pourchasser, d'élucider, les appels, les tendances, les comportements sur-valorisés et aliénants, appel à la perte de pouvoir devant la vie.

Dans le cas d'échec est écarté définitivement toute profondeur de vie. Sans vraiment souffrir, celui qui râte ce virage va vivre alors avec un malaise sous-jacent à un ennui profond - Avec des fausses joies, euphories passagères.

La liberté - le devoir - la justice

Il apparaît que la véritable joie de la vie ne puisse résulter que de cet unique sentiment qu'est la liberté. Liberté qui met à la disposition de l'individu toutes les potentialités caractérisant un être totalement développé. Au centre, cette liberté de penser à même de discerner le sens, le juste sens, la signification de la vie, juste sens issu de la sympathie d'avec le cosmos.

Écouter l'appel intérieur à la Transcendance c'est désirer sa pratique et nous venons de rappeler que cette transcendance ne peut se jouer que dans le rapport avec ce qui est autrement, dans ce qui est extérieur, dans l'altérité, le contraire de la séparation.

Dépasser son moi, dans un monde où toutes les idéologies nous incitent à ne plus regarder le visage de l'autre, c'est réexaminer le regard de l'autre pour lui attribuer la définition juste.

Et c'est la liberté qui maintient la relation avec l'extériorité. Liberté qui doit résister à toute appropriation, à toute totalisation dans l'être.

La liberté doit avoir des justifications. La vérité ne peut reposer sur une liberté indépendante de toute extériorité. Car, réduite à elle-même, la liberté s'accomplirait dans l'arbitraire.

Rendre raison à l'être, être en vérité, rencontrer autrui, c'est être dans la Justice.

Alors, la liberté ne peut se justifier dans la conscience de la certitude mais seulement dans la limite de l'exigence à l'égard de soi-même, dans

le dépassement de toute bonne conscience, hors du champ de l'éthique et naturellement de la morale.

Cette exigence à l'égard de soi met en question la liberté et introduit la rigueur. C'est dans le manque de rigueur que réside le risque totalitaire :

- Négation de la liberté,
- Négation de la justice.

La tentation

Si le Désir met en évidence, une recherche de l'élévation, d'enrichissement, de gain, de valorisation, d'effort de dépassement lié à une forme de noblesse liée à la difficulté de la réalisation, la tentation semble traduire le contraire : baisse de valeur, abandon de la noblesse, phénomène relatif, idolâtre, visant à réduire l'effort, la difficulté pour accéder glou-tonnement à des satisfactions immédiates.

Ceci se manifeste par une attirance pour des formes finies, figées, immobiles, closes dont on fera des formes absolues dans une vision simplifiante.

Cette tendance se rencontre au spirituel, au philosophique, en politique, en économie.

En fait, cette tentation idolâtre est la réponse à plusieurs sollicitations : l'angoisse, le néant, le vide demandent à être remplis, effacés, c'est l'appel du vide pour le plein, c'est la tendance à vouloir être rassuré, materné dans une attitude de régression fœtale, infantile (attitude visée, par tous les publicitaires). Cette régression engendre une euphorie, mais tellement contraire à la vie, que passe à terme le sentiment de culpabilité à l'égard du sens de la vie bafoué.

Ainsi se trouve expliqué la spirale infernale : adoration relative, fausse foi, culpabilité, sur-enchère idolâtre.

Tentation issue de l'existence de la vie. Le monde est là, il impose de se vêtir, se nourrir, toucher, sentir, la réalité matérielle induit une attirance matérialiste idolâtre sur les biens, le pouvoir, la possession.

Dans une pratique du réel, dans une confrontation à l'environnement, on trouve dans la norme, dans la fabrication de règles de comportements une première substitution à un fondement épistémologique de certitude.

L'Éthique est une spiritualité sécularisée. La possession des richesses, des biens, du pouvoir va, dans un processus de dégradation

évolutif, trouver sa justification dans une forme de règle normative utilitariste, constituée par la morale du bien, du mal.

Morale qui finalement n'est là que pour donner une justification artificielle à cet appétit et qui n'est qu'un système de conformisme basé sur le compromis justifié en fonction de son utilitarisme.

Bien sûr, les normes, les conventions, l'éthique, traduisent la pratique de la vie sociale et collective, mais c'est dans une perspective supérieure à l'homme qu'elle doivent trouver leur source d'autorité, de légitimité - Invitation à laquelle Nietzsche nous invitait à réfléchir "*par delà le bien et le mal*".

C'est du reste, cette référence supérieure qui déterminera les sociétés pluralistes ouvertes et guidées par opposition aux sociétés ouvertes anarchiques et sans ordre.

On trouve, naturellement, cette tentation dans tous les champs de l'activité :

1 - Scientifique : modélisation réductrice, utilisation des langages spécialisés,

2 - Politique : devant les réalités du temps et de l'évolution recherche du retour d'un modèle analogique fixé, clos, tribal, totalitaire. Nous y reviendrons.

3 - Spirituel : réduction par un report sur un monopole de médiation cléricale coupant l'homme de son itinéraire traditionnel pour le fixer dans des structures de pensée limitative, aliénante.

Tout ceci traduit la tentation à fabriquer, accepter des systèmes, des conceptions, des structures tant individuelles que collectives effaçant le questionnement, l'interrogation.

Il s'agit, dans une sorte d'accélération, de donner à ces fabrications, le maximum de forme, de définition, de stabilité, de fixation afin d'ôter à ces structures substitutives toute espérance d'évolution.

C'est le passage de la structuration ouverte et libre à la structuration fermée - Passage de la liberté à l'aliénation - de l'Absolu au relatif, de l'universel à l'idolâtrie.

Cette tentation est totalitaire... quelle est son origine ?

Totalitarisme - Altérité

Vouloir ajuster un comportement à une perspective quelle qu'elle soit, implique des confrontations, donc des conflits. Le conflit intime traduit l'acte délibérant. Dans cette délibération interviennent naturelle-

ment les opinions régnantes, produits des idéologies du monde moderne. Elles visent toutes à sur-valoriser les sentiments d'attirance pour tout simplement un peu plus de satisfaction, un peu moins d'effort, un peu plus de pouvoir, un peu moins de rigueur.

Ce que l'un possède ou détient (en bien ou en pouvoir), c'est ce dont l'autre se sent privé. Et dans cette récupération idéologique, Autrui est l'obstacle permanent entre le moi, l'ego et la gloutonne recherche de possession.

Naît ainsi, haine de l'un pour l'autre - La tentation totalitaire traduit la vanité de l'orgueil individuel.

Le totalitarisme est le contraire de l'Altérité ; il trouve son origine dans l'oubli par l'homme de son essence, sa spécificité, sa liberté de penser.

Sa délibération n'assure plus son pouvoir, son autonomie face à la puissance et l'emprise du discours idéologique.

Ce que nous abordons à présent :

Le discours idéologique

L'idéologie expression de la modernité

Et pourtant, la prolifération idéologique n'est pas une décadence - (ce que voudraient faire croire les idéologues totalitaires) - Cette prolifération n'est ni une erreur, encore moins une perversion du monde contemporain. La multiplicité des idéologies résulte de la logique de la modernité. Elle traduit le pluralisme des sociétés ouvertes où existe une agitation constante sur l'ensemble des aspects de la vie sociale.

Sans qu'on puisse attribuer une définition unique de l'idéologie, il existe un consensus sur les points suivants :

Le discours est son mode d'action - Ce discours, tant au fond que dans sa forme, n'est pas scientifique mais vise exclusivement à obtenir une adhésion en créant artificiellement une liaison entre une passion et la valeur éthique qui va cautionner l'existence de cette passion. Cette adhésion est recherchée en vue de l'action du sujet. Elle valorise des faits pour donner du poids à la finalité.

La vocation la plus profonde du discours idéologique est d'enlever à la cible le maximum de jugement, de discernement, de liberté de penser et de choix -Au sens large, l'idéologique est totalitaire par nature.

Cependant, dans une réflexion spirituelle, il ne s'agit pas d'opérer

une sortie du monde, bien au contraire.

La multiplicité des discours idéologiques traduit le foisonnement et la sollicitation du monde contemporain. Cette multiplicité en traduit la vitalité - Elle est porteuse de l'ensemble des informations sur les mouvements de l'humanité.

Cette multiplicité est porteuse, elle ouvre le droit aux idées, elle impose de refuser une seule idéologie.

Transition

Nous avons parlé de la tentation mais il faut observer qu'elle peut présenter deux aspects :

- Tentation d'imposer un totalitarisme : Le Tentateur
- Tentation de se soumettre à une autorité totalitaire - Le Tenté
- Le Rapport intime et subtil qui peut exister de l'un à l'autre.

La Tentation de celui qui a "vu"

On l'a bien compris, en reprenant cette expression, il s'agit bien d'un clin d'œil fait à une question du 2^e degré de la maçonnerie écossaise - Mais ce clin d'œil tente de faire émerger une distinction délicate et pourtant bien souvent débattue.

Quelle est l'origine du mouvement qui porte celui qui a "vu" la connaissance à vouloir imposer cette connaissance à d'autres - Peut-être s'agit-il tout simplement d'une erreur de jugement ? Celui qui a vu, ne doit-il pas simultanément être vu lui aussi, afin qu'à la connaissance, au savoir plutôt, vienne s'ajouter l'authenticité absolue, authenticité qui seule donnerait la certitude de n'être porteuse ni d'une déviation ni d'être l'objet ou la possession d'une emprise totalitaire.

C'est bien cette authenticité qui fait passer du savoir à la connaissance et qui seule peut donner à l'homme son autonomie en le transformant en personne responsable. Révélation de l'Esprit complétée de l'accord du Principe.

Dans le sens inverse, vouloir imposer sa vision, c'est vouloir imposer aux autres l'image modélisée, fixe, figée que l'on se fait de sa relation au monde. C'est même à la limite, tout simplement, se prendre pour cette idée elle-même, imaginer en être investi.

En langage, psychanalytique contemporain on dirait ne pas avoir fait la différenciation.

Pour continuer avec ce langage de la psychologie des profondeurs on

dirait que le sujet a été possédé, comme artificiellement soufflé par la connaissance collective du monde qu'il a rencontrée dans sa démarche (et que Jung nomme l'archétype de l'inconscient collectif).

En effet, l'image symbolique, (langage de l'archétype) porte tant de puissance qu'elle peut submerger, absorber l'ego, asservir le moi, la personnalité à sa domination, et alors le moi est tellement attiré par ce foyer d'énergie qu'il pense n'avoir besoin de rien d'autre, n'avoir aucune autre chose à souhaiter.

Le sujet pense être devenu la connaissance, son incarnation, et ceci explique les comportements mégalomaniaques dotés de personnalité Mana, avec surtout la volonté de transfert sur les autres.

Cette tendance à la possession ne peut être combattue que par un examen lucide de ce que l'on a "*vu*" ou cru "*voir*" ; lucidité qui ne peut résulter que d'un être fermement établi dans les fonctions de sa personnalité pour qu'il accomplisse véritablement son devoir à l'égard de la vie, pour être, à tout égard, un membre valable de la société humaine (l'humilité).

Cette tendance à la possession ne peut disparaître qu'à l'aboutissement du processus d'épuration - Alors au savoir se substitue la connaissance pénétrante, ultime salaire. Connaissance qui est le postulat supérieur de la sympathie.

En fait, cette question devrait préoccuper tous ceux qui de près ou de loin ont un rapport avec la formation spirituelle et la transmission initiatique.

Car cette possession archétypale, ce soufflage de la personnalité, cette inversion totalitaire n'est pas un accident. Elle est liée, elle fait partie du processus de transformation et d'évolution spirituelle.

Ne pas en prendre conscience c'est rater l'élucidation discursive d'avec l'archétype, c'est surtout comme nous allons le voir projeter sur les disciples, leur imposer des vérités toutes faites, les détournant ainsi du processus spirituel, de ce qui constitue son essence : le dévoilement autonome et progressif dans la direction du secret ; ou dans un autre langage, mais pour dire la même chose, l'épuration de la personnalité donnant accès à la liberté de penser, au juste sens de la vie, résultat de l'intime délibération, de l'élucidation personnelle et à elle seulement.

Le tenté

Tentation de se soumettre

Inversement, on peut s'interroger sur la nature des motivations qui,

dans une structure spirituelle, incitent des adeptes à se soumettre à de telles attitudes mégalomaniaques. On sait qu'il s'agit là de tristes réalités, les médias en parlent suffisamment, fréquemment à propos de sectes et autres. Je voudrais juste rappeler les dramatiques événements de 1978 à Jonestown, en Guyanne, où plus de 800 individus ont péri dans un massacre collectif par suicide à l'instigation de leur chef le Révérend Jones.

Dans des expériences devenues célèbres effectuées entre 1960 et 1963 au département psychologie de l'Université de Yale, Stanley Milgram a voulu comprendre les mécanismes humains de soumission à l'Autorité.

Il a tout d'abord mis en évidence une réalité effarante : il a montré que, quel que soit le niveau, l'origine sociale, la culture, la formation des individus, il existe chez tous une disposition épouvantable à la soumission. **Avec une stupéfiante régularité des centaines de gens se sont pliés à toutes exigences de l'Autorité et ont été jusqu'à accomplir des actes d'une cruauté incroyable.**

Prestige de l'autorité, d'une part, limitation du champ de la perception, d'autre part.

Il apparaît que cette soumission survient le plus souvent dans le cadre d'une structure hiérarchique... simplement parce que la personne soumise estime que la personne située au-dessus d'elle a le droit et l'autorité à prescrire. L'autorité, en fait, est ce qui lie un statut à un autre dans une structure et du reste à 99 %. C'est bien cette relation qui a été l'unique dispositif de défense des criminels de guerre au procès de Nuremberg.

Pour aller plus loin, Milgram met en évidence le conformisme qui est **imitation pure et simple**. Nous l'avons déjà vu précédemment avec la tentation, c'est l'Homogénéisation du comportement par rapport à l'environnement et ses pressions implicites.

Le sujet, dans une sorte de renversement, imaginerait qu'en ne se conformant pas à l'attitude générale, l'exercice de sa volonté serait mis en cause dans le jugement de ses pairs. Qu'il serait ainsi jugé défavorablement.

La maçonnerie écossaise connaît cet écueil qui engage "à ne reconnaître pour juste que les seules opinions apparaissant comme telles à un examen propre" et qui recommande de "ne pas accorder à qui que ce soit une confiance aveugle".

En fait, dans une structure d'ordre, le choix hiérarchique peut conduire à obéir consciemment en renonçant à son propre choix, à son propre jugement, à sa propre liberté - Le Totalitarisme engendre la trahi-

son. Trahir c'est refuser de désobéir à ce qui semble être sa vraie nature. Cette obéissance est le fondement du principe de transgression.

Cette soumission à l'autorité, peut être observée dans ses structures initiatiques traditionnelles dont une partie est **détournée de sa vocation** propédeutique pour s'organiser en système clos et tribal.

L'ensemble des adeptes va alors se satisfaire du système en lui-même, confondre **pouvoir temporel et autorité spirituelle** dans une plongée vertigineuse vers le monde de la quantité.

La relation Maître-Élève peut induire une sollicitation totalitaire à laquelle peut répondre une soumission totalitaire... et inversement - Or ce qui compte, c'est d'offrir le vaste champ d'action, d'ouvrir l'accès à cet immense désert dans la traversée duquel va pouvoir émerger la nature de l'homme responsable en voie d'individuation.

Ne pourrait-elle pas ressembler cette relation juste à la relation des parents aux enfants où l'autorité du transmetteur correspond à celle de celui qui connaît la voie sur celui qu'il faut mettre sur la voie - Le transmetteur ne doit-il pas refuser de renoncer à cette autorité, mais celle-là seule qui est de mettre à disposition ?

Le mensonge dialectique

Il existe une forme subtile de totalitarisme - c'est celui du mensonge dialectique qui peut être soit total, soit simplement par omission - mensonge délibéré en toute connaissance de cause qui peut simplement correspondre au souci d'éviter aux adeptes ses propres égarements.

Satie écrivait : "*L'expérience est une des formes de la paralysie*" - Au pratique, le mensonge par omission prive le sujet de **la richesse de l'erreur reconnue** auquel aucun discours ne peut se substituer. Ce mensonge se rencontre par exemple lorsque seule une partie du projet initiatique est dévoilé dans une fausse perspective pédagogique.

On peut par exemple comme nous l'avons déjà vu mettre en avant un projet moral ou éthique en omettant la référence au principe supérieur.

On peut de la même façon mettre en avant le langage et l'activité symbolique, en faire une finalité en masquant l'ensemble complexe dont il n'est qu'une expression partielle, car d'un symbole à l'idée n'existe-t-il pas la relation de la gamme d'existence à l'œuvre musicale ?

Ce mensonge dialectique est le fondement des structures initiatiques "dé-substantialisées".

On retrouve, ce mensonge dialectique d'une façon plus subtile lors-

qu'il s'agit de défendre un projet limite. Ainsi, la théorie des privilèges naturels chez Platon est-elle limitée et le procédé qu'il emploie dans *la République* est bien un "*Jonglage*" entre le bien individuel et le bien collectif pour défendre une référence totalitaire.

En fait, tous les systèmes totalitaires conscients ou non ont toujours cherché à légaliser le droit pour les dirigeants de filtrer la vérité et de mentir.

Du logos à la praxis

C'est clair, une pensée responsable est nécessairement une pensée qui dirige l'individu vers le vaste champ de l'action sous toutes ses formes.

Elle impose même cette recherche de l'action sans laquelle, elle, en tant que pensée, n'aurait aucun sens - c'est ce sens de l'action qui du reste justifie de la responsabilité de la pensée.

Cependant, il est clair également que toute vision, quel que soit son degré d'achèvement, d'acuité, se heurte au pratique, au constat de l'écart, de la distance entre cette vision et tout engagement au réel.

Certes, dans le cheminement de la pensée nous avons tous rencontré ce que Mircea Éliade a remarquablement décrit : c'est cette forme de certitude nostalgique, d'un *Illo tempore* magique et magnifique - Et c'est vrai que cette forme de pensée archaïque conduit à une volonté inconsciente de refoulement, d'effacement du temps qui passe. Forme de pensée qui au plan Archétypal est omni-présente dans les sociétés contemporaines entre autres, dans la célébration des rythmes annuels de retour à l'éclosion principielle : carnaval, fête solsticielle du nouvel an.

Cependant, la pensée adulte, est incontestablement celle qui, d'une nostalgique pensée manichéenne adolescente, close, va s'orienter vers une structuration ouverte et multidimensionnelle.

Si au plan personnel, l'individualisation c'est avant tout la reconnaissance de l'ombre, des parts enfouies, il en va exactement de même au plan des sociétés.

La tendance totalitaire, c'est celle qui considère que les sociétés sont décadentes comparées à une origine de l'âge d'or posée alors comme idéologie implicite valorisée artificiellement.

Rappelons cette formule de Pierre Boutang déjà citée ici-même.

Il désire le passé, il rejette l'avenir. C'est un devenir qui raconte un devenu.

Cette forme de pensée conduit à considérer la vie du monde comme

un éloignement croissant de l'origine, décadence qui aurait pour cause : l'égalitarisme, l'individualisme, les fausses élites, le déclin des races supérieures...

Rappelons-nous Platon qui, abandonnant son Académie, se met à Syracuse au service d'un tyran (Dion).

L'évolution de la société lui paraissant décadente, il pense que tout changement est corruption, dégradation - Dans la théorie des idées, la perfection avait été posée comme l'immutabilité de la forme au repos, en opposition à l'imperfection du monde en constant changement. Il s'agissait donc de penser un État le plus près possible de **l'Idée même d'État**. C'est là cette proposition optimiste qui prétend possible d'annuler le mouvement afin de retrouver la pureté originelle.

Pour Platon, conventionnel normatif, veut dire **arbitraire** conséquence d'une adaptation à la forme... due au changement.

Pour lui, la loi afin de ne pas être **arbitraire**, donc injuste, la loi doit reposer sur la nature des choses. Nature de l'État qui ne peut atteindre la perfection que dans une certaine organisation.

Ainsi, la Justice devient ce qui est utile à l'État, ce qui assure sa stabilité : l'individu n'est rien comparé au bien supérieur de l'État.

Ici se condense une véritable théorie du totalitarisme.

Vers la société ouverte

En simplifiant volontairement sur deux extrêmes, on peut opposer société close et société ouverte qui sont les modèles extrêmes.

La Société vue par Platon, est cette sorte de société close, société tribale qui ignore l'individu, dont les hommes ne sont que des parties.

Ce type de société refuse l'évolution : elle cherche à se perpétuer identique à elle-même. En opposition à une société en progrès indéfini, qui cherche à se remettre en cause sans vouloir ni pouvoir atteindre jamais un état de repos (dont le nomadisme structurel est la vocation).

La praxis

En effet, il y a le sensible, la manifestation, les faits, puis les normes que ces faits tendent à réaliser.

Aucune norme, aucune décision,... ne peut se déduire des faits. Par exemple : l'exigence d'égalitarisme n'est pas à confondre avec les faits où cette exigence est infirmée ou confirmée.

La convention,... la norme est au-dessus des faits qu'elle juge. Elle introduit le consensus Juris.

La société ouverte sépare ce qui est conventionnel de ce qui ne l'est pas. Pluraliste, elle attend de la critique des institutions, son propre perfectionnement - **Elle élucide dans ses propres structures la tendance normale des sociétés tentées par les simplifications régressives du totalitarisme.**

Car en fait, le rêve d'une société close parfaite suppose tous les acquis d'une société ouverte.

Il y a une différence majeure entre la société close réelle (archaïque et tribale) inconsciente d'elle-même et la société close mythique de l'*Illo tempore*.

Cette dernière est parée de toutes les vertus, elle est **la référence régressive des totalitaires. Elle n'est en fait que le rêve morbide** d'une société ouverte dont elle présuppose en tout l'existence.

Ainsi, la nécessaire direction de la pensée vers l'action impose la volonté de bâtir, au coup par coup, par intervention limitée (L'art roman exprime magistralement cette espérance constructive par les polygones intermédiaires du passage du carré à une perspective circulaire).

De plus, la lucidité impose également de savoir que si, certes, la perfection de la société est possible, elle est... surtout lointaine

Cette même lucidité impose de savoir que si les hommes de chaque génération, même s'ils ont le droit à cette espérance du bonheur, ont surtout le droit à être préservés de tous les malheurs évitables chaque fois que c'est possible.

Ils ont le droit de recevoir toute l'aide possible lorsqu'ils souffrent.

L'ingérence humanitaire mise récemment en avant par notre pays participe à cette notion de progression.

Mais il est évident qu'à ce niveau de discernement le chemin devient un chemin de crête qui peut verser directement dans le totalitarisme le plus absolu en voulant imposer le droit à sa propre vision sociale.

L'homme de tradition, s'il vise la perfection, s'écarte de cette tendance en restant obstinément lié à la réalité du monde dont il cherche à déceler en fait les maux les plus graves, les plus immédiats près de sa propre sphère, ceux qui lui sont accessibles (il veut être humble).

Car, quelque soit le bien fondé des visions imaginatives et utopistes, toutes les tentatives de réalisation globale n'ont conduit qu'au remplacement de l'espérance par la terreur, le meurtre, la violence.

Le régime collectiviste bolchevique est né, il faut bien le voir, de la volonté la plus révolutionnaire qui soit.

Il s'agissait de créer le régime le plus humain que l'histoire ait jamais

connu. Il s'agissait de créer un régime où tous les hommes auraient pu accéder au statut d'humanité.

Le but était tellement absolu qu'il n'a reculé devant aucun moyen parce que, selon la doctrine, seules la violence, la terreur pouvaient créer cette société absolument bonne.

Ce système né de la volonté ultime de libérer l'homme, devant la nécessité d'effacer l'histoire, d'accélérer l'évolution, finit par constituer un totalitarisme terrible, absolu, d'autant que cautionné par son Idéal même, comme tous les totalitarismes du reste.

Conclusion

On l'a bien compris, je n'avais pas du tout l'intention, ici, de faire ni l'analyse et encore moins le procès de telle ou telle idéologie, ni même celui du régime qui a pu l'incarner.

Devant certaines situations, les faits, ... l'histoire, ont déjà délibéré.

L'effondrement du pouvoir des idéologies elles-mêmes sous le coup des peuples qu'elles avaient asservis, la faillite des totalitarismes qui a plongé des millions et des millions d'hommes dans la mort, la souffrance, la misère, le dénuement total, valent bien plus que ce qui n'aurait été qu'une pâle tentative.

Reste l'intégrisme, présent, jaillissant à l'aube du XXI^e siècle.

Il s'agissait de mettre en évidence ce fil rouge qui, d'un totalitarisme intellectuel pouvant apparaître comme bénin, assure pourtant la relation effective et complice au totalitarisme politique dont la terreur, le meurtre sont les expressions majeures. Il s'agissait de mettre en évidence cette perturbation involutive liée à toute pensée délibérante.

Dans l'examen de cette tentation totalitaire nous avons voulu faire émerger et mettre en évidence son illusion morbide et globale. Nous avons surtout voulu montrer comment elle dépouillait le genre humain de sa spécificité la plus intégrale : la dignité. Dignité qui impose à l'homme de vivre, de se définir comme libre.

Pourtant à la base il y a toujours comme une sorte de refus devant l'accès à sa propre liberté.

Derrière cette liberté, il y a la peur engendrée par la vulnérabilité qu'elle implique, que chacun pressent.

Vulnérabilité, car, comme nous l'avons vu, il n'est pas facile, et même inconfortable dans le monde contemporain d'être de ceux qui

témoignent du renoncement sublime.

Ce refus de la direction totalitaire provoque l'hostilité, l'exclusion, le mépris du monde.

Il n'est pas facile d'être ce vagabond de la culture, de la sincérité, partenaire de l'alliance avec le principe.

Il n'est pas facile d'être homme traditionnel et prophète.

Dans le monde contemporain, l'accès à la liberté, la sortie de l'exil, la découverte de la responsabilité... Ce n'est pas seulement la traversée du désert, c'est en plus la traversée du champ de mines.

Le prix est lourd et nous perdons des compagnons récupérés par l'adhésion idolâtre, car le totalitarisme sous toutes ses formes, trouve son origine dans l'oubli par l'homme de sa capacité de transcendance, pour lui substituer l'euphorique illusion de la fausse satisfaction.

Ce que nous recherchions, c'était les attitudes, les réflexes de discernement, de vigilance qui permettent la continuité du sublime chemin - Chemin qui seul accorde à chacun le droit, le privilège d'affirmer son appartenance à l'humanité.

Chemin sur lequel chaque individu efface un peu des misères des autres et l'associe, en fait un partenaire de l'avancée, de la progression, vers la plénitude de l'humanité.

Alors, finalement, ces attitudes de défense contre l'hydre totalitaire apparaissent d'elles-mêmes - elles sont comme un anti-poison naturel jaillissant de cette simple attitude du REGARD.

Attitude qui naît limpide de cette juvénile curiosité permanente. Curiosité qui rétablit l'intégrité de l'homme et du monde et n'en fait plus un homme orgueilleusement séparé, dressé face à lui-même.

Curiosité de l'Altérité qui autorise chacun à regarder l'autre sans éruption cutanée et engendre la perspective charitable.

Intérêt qui engendre la mobilité, nomadisme de la pensée pluraliste et complexe face à la sédentarité des idées figées, voire à la stratification du monde de la pensée, du monde de l'action.

Attitude de défense dont la traduction est simple : L'homme qui se rattache à la tradition de l'humanité n'a aucune proclamation, aucune déclaration véhémement à formuler... Il ne détient aucun mandat pour cela.

En revanche, l'alliance avec le Principe en fait une partie signataire d'un échange synallagmatique porteur d'un mandat très spécifique ; il n'est représentant ni d'une idée ni d'un esprit, mais fort de sa conviction,

issue d'une réalité authentique et absolue, il est une personne responsable douée d'autonomie.

Mandat du témoin qui simplement témoigne dans, et par sa vie, il ne rappelle pas l'ordre mais simplement rend exemplaire le principe d'ordre ainsi vivifié.

Pour conclure définitivement

L'élucidation totalitaire trouve sa force, son essence, dans la vivification du Principe d'ordre, qui animé, reprend la parole, et se transforme en principe de création.

Création de liberté, participation à une humanité délibérante.

Raoul Amram

Une ravissante histoire d'Io

Jacques Trescases

*"Il nous faut donc, si nous voulons devenir libres,
choisir de devenir mythologues pour ne pas rester mythomanes"*

Daniel Beresniak (*La rose et le compas*)

Qui n'a jamais croisé le regard langoureux et mélancolique des ravissantes petites génisses anatoliennes ne pourra jamais comprendre Zeus. Comment ? Le roi des Dieux se serait amouraché d'une vachette, le plus stupide et le plus disgracieux des animaux ?

Mais Io, dont le souvenir ne tient plus qu'à la dérisoire fidélité de cruciverbistes amateurs, n'était certes pas un bovidé ordinaire... Rappelons-nous, pour nous en convaincre, que toute une contrée, parmi les plus riches en témoignages archéologiques, - véritable musée de notre patrimoine culturel, - se nomme la Ionie et que le nom même du Bosphore, sur lequel fut édifée la prestigieuse Constantinople, évoque *"le passage"* de notre taure légendaire .

L'importance cruciale de notre héroïne apparaît de manière encore plus lumineuse lorsque l'on constate sa parenté évidente avec Isis, dont on connaît la place prééminente dans la théogonie égyptienne et le rôle primordial dans l'histoire des mystères initiatiques. (1)

"Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout ce qui sera, et mon voile, jamais aucun mortel ne l'a encore soulevé".(2)

Regardons notre vachette : entourés de longs cils noirs, ses yeux veloutés et humides semblent ruminer inlassablement la nostalgie de sa splendeur passée et de ses amours contrariées...

Une si longue histoire correspond peut-être à l'histoire secrète de l'humanité, dans son double développement : l'aventure collective de la transmission culturelle et le drame personnel intériorisé.

"Cette jeune prêtresse d'Argos, fille du roi Inachos, ou d'Iasos, roi d'Argos, suivant une autre version, séduisit un jour par son charme le cœur toujours ardent de Zeus ; le Dieu s'unit à elle, mais fut obligé de la transformer en génisse afin, que sa jalouse épouse ne soupçonnât pas son infidé-

lité. Héra, qui n'était pas dupe de la métamorphose, demanda alors à Zeus de lui consacrer l'animal. Le dieu obéit. Io fut confiée à Argos aux cent yeux, qui ne dormait que de cinquante yeux. Saisi de compassion, Zeus demanda à Hermès d'arracher la prisonnière à son gardien. Délivrée, Io ne jouit pas longtemps de sa liberté : Héra lui envoya un taon. L'insecte, s'attachant à ses flancs, rendit si furieuse la fausse génisse qu'elle erra durant des mois à travers toute la Grèce sans jamais s'arrêter, passa le Bosphore (ou "gué de la Vache") et rencontra, attaché à son rocher sur le mont Caucase, Prométhée qui, selon Eschyle, lui prédit une belle destinée. De là, elle gagna l'Égypte où elle reprit sa forme première et enfanta Épaphos, de la race des Danaïdes. On l'identifia alors avec la déesse Isis, et, après sa mort, avec la déesse Lune, représentée sous la figure d'une femme aux cornes d'or."(3)

Ou encore, de façon plus détaillée :

"Fille d'Inachos, dieu-fleuve et premier roi d'Argos, et de Mélia ; elle passe aussi pour la fille de Lasos, fils de Triopas. Elle est l'une des prêtresses d'Héra, mais elle s'attira la haine de la déesse en provoquant l'amour de Zeus. Io rêva à plusieurs reprises que Zeus venait vers elle en murmurant, et la suppliait de le rejoindre dans les prairies de Lerne. Lorsque Io parla à son père des rêves qu'elle avait eus, Inachos consulta les oracles de Delphes et de Dodone qui, après quelques réponses évasives, lui dirent qu'il devait bannir sa fille à jamais s'il ne voulait pas que son peuple fût foudroyé par Zeus. A peine sortie de la maison de son père, Io fut transformée en une belle génisse blanche, - soit par Héra, soit par Zeus,- mais fut aussi tourmentée par un taon que lui envoya Héra et qui l'empêchait de s'arrêter suffisamment longtemps pour que Zeus pût profaner sa virginité. La déesse chargea également Argos, berger géant possédant cent yeux - et dont deux seulement se fermaient en même temps,- de surveiller l'animal, dans le même but. Mais Zeus ne perdit pas pour autant l'espoir de rejoindre Io. Il chargea Hermès d'éloigner Argos de la belle génisse ; le dieu fut obligé de se déguiser en berger pour endormir les soupçons du géant aux cent yeux, qu'il réussit cependant à endormir entièrement en lui racontant des histoires et en lui jouant des berceuses sur son pipeau. Dès que tous ses yeux furent clos, Hermès sortit son épée et en transperça le géant. Mais la mort d'Argos n'aida pas Zeus, car le taon continuait à tourmenter Io, et, de plus, l'ombre d'Argos maintenant la poursuivait. Elle se mit à errer à travers la terre, passant par Dodone qui la salua comme la future épouse de Zeus, puis longea la mer Adriatique, donnant son nom au golfe ionien ; puis elle se dirigea vers le nord, et arriva dans la région, proche de l'Océan, où Prométhée était enchaîné à la montagne. Ce dernier la renseigna sur son destin. Ensuite, elle traversa la Scythie et le Caucase, longea la mer Noire et passa par le Bosphore ("le

passage de la vache" en souvenir d'elle). De là, elle se dirigea à l'est, vers le pays des Gorgones et des Grées, et finit par arriver en Égypte où, dans la ville de Canope, Zeus la rejoignit et lui rendit sa forme primitive ; touchant de la main le corps de Io, il engendra un fils Épaphos ("le toucher de Zeus"). Épaphos régna sur l'Égypte et l'Afrique et donna naissance à de nombreuses dynasties, au nombre desquelles figure la famille royale d'Argos."

Telle est la version d'Eschyle, racontée dans la pièce "*Prométhée enchaîné*". La légende que rapporte Ovide est assez différente. Selon lui, Zeus aperçut Io se promenant près du fleuve ; il lui demanda de le rejoindre à midi dans les bois, et là, il recouvrit d'une nuée l'endroit où il s'unit à elle. Héra vit les nuages qui s'étendaient sur Argos et soupçonna l'aventure, mais Zeus transforma Io en génisse avant que les nuages ne fussent dispersés.

Il jura que l'animal était une génisse ordinaire, mais Héra ne se laissa pas duper. Elle demanda qu'on la lui offrît, ce que Zeus ne pouvait pas refuser. Ses soupçons n'étant pas dissipés, Héra la confia à la garde d'Argos et, en arrivant sur les rives du fleuve Inachos, Io inscrivit son histoire dans la poussière pour son père. Celui-ci comprit ce qu'il était advenu de sa fille et pleura. Cependant, Hermès réussit à tromper la surveillance d'Argos et à le tuer.

Héra, après avoir transporté les yeux de son serviteur sur la queue de son paon, envoya contre Io une Erinye, qui, sous la forme d'un taon, la tourmenta à travers toute la terre. Io arriva finalement en Égypte, où Zeus eut pitié d'elle, et où elle-même demanda grâce à Héra. Elle retrouva sa forme humaine et fut adorée sous le nom de la déesse égyptienne Isis. Elle donna naissance à Épaphos, qui reçut lui aussi un culte, identifié au dieu-taureau Apis. (4)

Reconnaissons que ce conte n'est pas simple et, surtout, que les deux versions que nous en avons, sans doute l'une et l'autre déjà éloignées du mythe original par la transposition poétique opérée par les deux auteurs qui nous les ont transmises, sont contradictoires sur certains points essentiels.

Plus que jamais, convient-il donc, avant toute tentative d'interprétation, de prendre en considération l'avertissement du Professeur et écrivain Jean Hani (5) :

"Les mythes, qui constituent la substance même des religions, se transmettent normalement, dans les sociétés régulières, soit par tradition orale, uniquement, soit par le moyen des Écritures sacrées qui permettent de les fixer définitivement, sans pour autant supprimer la tradition orale. Dans le

premier cas, où il n'y a pas de texte écrit, des règles précises et des moyens mnémotechniques appropriés permettent normalement de conserver intact le dépôt primitif en évitant au moins les grosses déformations qui en altèrent le sens.

Mais lorsqu'on cherche à étudier les mythes de la Grèce ancienne, on se trouve dans une situation fort embarrassante, car l'état religieux de l'Hellade, tel que nous le connaissons par les documents à notre disposition, ne rentre dans aucun des cas signalés à l'instant. Je dis bien : l'état tel que nous le connaissons, car il est bien certain que les premiers Hellènes, issus du tronc indo-européen, possédaient des mythes qui se conservaient par tradition orale, car ils n'ont jamais possédé d'Écritures sacrées ; mais il est non moins certain que, pour la période où nous pouvons les connaître, cette tradition s'était terriblement dégradée et que nous ne possédons plus aucun de leurs mythes sous sa forme originelle. Tout ce que nous savons de la tradition religieuse des Grecs provient de leurs œuvres littéraires, dont aucune ne constitue, bien évidemment, une Écriture sacrée, de sorte que ce qu'elles nous offrent, en fait de mythes, ne sont en réalité que des éléments tirés de mythes anciens et traités comme matériaux destinés à l'édification d'œuvres strictement littéraires. Sans doute, dira-t-on, le sujet de ces œuvres, telles que l'épopée, la tragédie, le lyrisme, etc... est religieux et "mythique" ; c'est vrai mais, comme nous l'avons déjà écrit cent fois, un sujet religieux ne suffit pas à faire une œuvre à caractère sacré, et, d'ailleurs, les écrivains grecs n'ont jamais prétendu être des "écrivains sacrés" ; une tragédie d'Eschyle, une ode de Pindare, baignent, à coup sûr, dans une atmosphère de foi et une atmosphère "mythique", mais n'ont absolument rien à voir avec ce que peuvent être la Bible ou le Coran ; leur rapport à la matière mythique authentique de la Grèce antique est comparable à ce qui peut exister, chez nous, entre le récit du Paradis terrestre dans la Génèse et l'épopée de Milton.

Ainsi, toutes les œuvres de la littérature grecque sont purement des créations d'artistes et appartiennent au domaine profane.

Or c'est par elles que nous connaissons la mythologie grecque. Et cela est tellement vrai que les Grecs eux-mêmes, avec la meilleure bonne foi du monde, étaient persuadés, avec Hérodote, que leurs poètes, Homère et Hésiode, avaient créé leur mythologie."

Il est fort délicat, dans ces conditions, de se faire une idée exacte du mythe authentique, à son état originel "de sorte que les interprétations que l'on tente " d'en donner "sont toujours aléatoires et sujettes à caution." "Ce n'est pas à dire," conclut notre auteur, "qu'il faille y renoncer, car ces mythes contiennent des éléments que la méthode comparative permet de reconnaître comme authentiques et "primitifs", mais qui sont mêlés à d'autres qui, eux, ne le sont pas, un peu à la façon des vieilles pierres qu'on incorpore, pour l'esthétique, dans une nouvelle construction". (6)

Jean Hani en conclut qu'il faut être prudent quand on tente une telle interprétation et se garder surtout des exégèses qu'il appelle "*impérialistes*" désignant comme telles celles qui proviennent de la psychanalyse freudienne.

Cette nécessaire prudence nous invite à relever les contradictions des deux versions que nous possédons :

1 - La filiation, pour mythique qu'elle soit, n'apparaît pas très sûre. Ce point n'est pas fondamental dans la mesure où l'origine est située à Argos, l'une des plus anciennes cités de la civilisation mycénienne, donc dans cette Grèce archaïque, dans laquelle nous trouvons la source de tous nos mystères.

L'incertitude relative à la filiation, comme toutes les suivantes, tient à la transposition littéraire ; mais cette transposition, par des filiations différentes tenant à la personnalité de l'auteur, confirme l'ancienneté du mythe, provenant d'une tradition orale antérieure. Il ne nous suffit donc pas de savoir que notre héroïne a engendré en Égypte le mythe d'Isis ; il nous faudra rechercher dans le passé quelles ont pu être ses parentes repérables.

Sans préjuger de la place qui lui revient, nous pouvons considérer à partir de cette constatation, que Io, figure de la Tradition, est à la fois porteuse de la transmission initiatique et significative d'un drame intérieur essentiel commun à tout être humain.

2 - Nous ne savons pas, dans la première partie de sa vie, tout au moins, si Io a été la maîtresse de Zeus (version d'Ovide), ou si elle ne vécut l'aventure qu'en rêve (version d'Eschyle). Contrairement à l'affirmation de Jésus-Christ (7), la différence est considérable pour l'interprétation : dans un cas, il s'agit d'un désir, peut-être irréaliste, peut-être insouvenable ; dans l'autre d'un fait, dont l'importance réelle est sans rapport avec la démesure potentielle d'un désir insatisfait.

(Imaginons un instant que la douce et un peu insignifiante Junie ait cédé au caprice de Néron ; le moins que l'on puisse dire est que l'histoire en eût été changée : Racine n'aurait pu nous montrer la naissance d'un monstre, dû au débordement d'un désir vaniteusement exalté et contrarié ; Néron, au bout de quelques jours, se serait sans doute lassé de sa conquête, et, apaisé et rassuré, aurait peut-être épargné à Rome ses folies criminelles.)

Nous retiendrons comme plus plausible la version d'Eschyle, car plus proche du mythe oralement transmis. La version d'Ovide, avec l'idée fort poétique du nuage pour couvrir l'adultère et métamorphoser sa compagne, paraît en revanche relever davantage du procédé d'auteur que de

la fidélité à une tradition, sans doute déjà largement oubliée.

3 - Nous ne savons pas très bien si c'est Zeus ou Héra qui transforme Io en génisse et ce détail est pourtant très important : dans un cas, c'est l'une des trois sanctions, sans doute durement ressentie par l'héroïne, mais surtout destinée à la rendre repoussante. Dans l'autre, c'est une protection astucieuse dans une forme dont le roi des dieux avait ou allait user une autre fois, se l'appliquant à lui-même pour enlever la belle Europe.

4 - L'issue du mythe est dans tous les cas heureuse ; mais dans un cas, elle provient de la seule volonté de Zeus et, dans l'autre, du pardon d'Héra après la soumission de sa prêtresse.

J'aurai tendance à préférer cette dernière, sans autre raison que celle qui découlera de l'explication qui me paraît évidente. ("*crime contre la méthode scientifique*," diront les puristes ; - "*franchise*", répondrai-je en faisant valoir que l'on peut toujours couvrir d'arguties prétendues scientifiques les choix spontanés que l'on fait).

Ces incertitudes concernent ce que l'on pourrait considérer comme des détails. Mais ces détails peuvent présenter une importance considérable lorsqu'il s'agit d'interpréter un surgissement de l'inconscient, individuel ou collectif.

Si les rêves sont, en effet, le reflet de nos conflits affectifs, d'origine souvent subconscientes, les mythes sont en revanche des projections surconscientes des drames communs à toute l'humanité. Ils figurent donc notre destin essentiel. C'est en ce sens qu'ils sont par nature ésotériques et que leur déchiffrement peut avoir valeur thérapeutique.

Malgré ces incertitudes, l'histoire d'Io nous paraît significative.
Relevons-en les points forts :

1 - La filiation "D'où viens-tu ?"

Elle est toujours importante, même si, comme nous l'avons vu, dans le cas considéré, elle apparaît incertaine.

Inachos, fils d'Océan, était le dieu du fleuve du même nom, en Argolide, et fut le premier roi d'Argos. Io a donc une origine mythique, qui définit son destin d'héroïne, mais son père est un dieu secondaire, ce qui explique que l'on lui ait parfois préféré Iasos, qui, pour roi qu'il fût, n'en était pas moins parfaitement humain.

Io, la nymphe, était certes plus qu'une mortelle ordinaire. Mais son histoire est celle d'une ascension, puisqu'elle deviendra l'épouse de Zeus

et lui donnera même un fils.

Histoire réussie, mais combien difficile et tourmentée !

Elle figure donc le destin essentiel de l'humanité dans sa difficulté existentielle, son combat, ses errances, ses égarements, et sa victoire possible.

L'ascendance de Io est significative à cet égard : Inachos, dieu secondaire, époux de Mélia, nymphe océanide, - qui renforce le symbolisme de l'origine "océan-fleuve" du père, - trace, en quelque sorte, la destinée de sa fille et marque son caractère archétypal :

" L'océan, la mer, sont, en raison de leur étendue apparemment sans limites, les images de l'indistinction primordiale, de l'indétermination principielle. " (8)

" Le symbolisme du fleuve, de l'écoulement des eaux, est à la fois celui de la Possibilité universelle, et celui de l'écoulement des formes,(...) celui de la fertilité, de la mort et du renouvellement. Le courant est celui de la vie et de la mort. " (8)

Nous voilà avertis : l'histoire extraordinaire de la fille d'un tel père, - si rocambolesque qu'elle puisse paraître, et peut-être précisément à cause de cela, - ne peut être qu'exemplaire et initiatique.

2 - Prêtresse d'Héra "Qui es-tu ?"

Io est une jeune vierge consacrée au culte de la déesse de l'amour légitime et de la fécondité, épouse, quelque peu jalouse, du roi des dieux.

Petite fille de Gé et fille de Chronos, donc fille du temps et de la Terre, Héra est la déesse de la vie incarnée et de ses vertus naturelles, la fidélité et la fertilité, *"symbole de l'amour sublimé"*, précise Paul Diel (9), *"et ceci même sous son aspect parfaitement objectivé et asexuel : la bonté"*.

On voit que le culte de la virginité et de la fidélité étaient en honneur avant que la chrétienté en fasse les principales et peut-être même exclusives vertus.

C'est que ces vertus ne sont pas simplement *"morales"* : elles sont l'apanage d'un psychisme sain qui sait sublimer ses désirs et les transformer en aspiration désintéressée, et généreuse : la capacité de sublimation constitue, en alchimie comme dans la progression du Rite, une étape cruciale du processus initiatique.

Héra étant l'épouse aimante et fidèle de Zeus, Io, sa prêtresse, est, en quelque sorte, déjà consacrée au service de celui-ci, roi des dieux et

mari de sa maîtresse.

Mais, en le désirant de manière excessive, elle commet une faute, encore que ce désir ne soit peut-être pas celui que l'on croit au premier abord.

3 - Io cherche à séduire Zeus "Où vas-tu ?"

Mais en quoi le désir de Zeus peut-il être fautif ?

Zeus symbolise l'Esprit, sa force élucidante, (l'éclair), sa sagesse spontanée, (la foudre), sa capacité d'harmonisation.

(Dans la Loge, il est représenté par le Vénérable Maître, muni de l'épée flamboyante, du maillet et de l'équerre).

L'Esprit éclaire et dirige potentiellement tous les humains, puisqu'il est à la fois "*au-dessus de nous*" et "*en nous*". (La compréhension de la non-opposition entre transcendance et immanence m'apparaît comme l'un des points clés de l'Initiation).

Io n'a donc pas à se gêner pour aimer celui que tous et toutes doivent aimer au sens le plus fort : vénérer et posséder ou, puisqu'il s'agit d'une femme, en être possédée, pénétrée au plus intime d'elle-même.

Ce symbolisme sexuel, fort courant et très parlant, n'est en fait rien moins que sexuel : ce serait grave contresens que de le réduire à l'accomplissement de l'acte (comme ce serait risquer de ne rien comprendre à la symbolique de la mort que de la considérer comme une simple et vaine transgression de la létalité).

Le sens de cette symbolique est remarquablement rappelé par Eschyle, le même qui nous a rapporté l'histoire d'Io :

"Le Ciel sacré sent le désir de pénétrer la Terre ; un désir prend la Terre de jouir de cet hymen : la pluie, du Ciel époux, descend comme un baiser vers la Terre, et la voilà qui enfante aux mortels les troupeaux qui vont paissant, et le fruit de vie de Déméter, cependant que la floraison printanière s'achève sous la rosée d'hymen". (10)

Le sens est identique et aussi fort, mais plus vraisemblable, que celui de la hache fichée dans la pierre cubique à pointe, de l'épée dirigée vers le néophyte, ou encore, pour prendre un exemple plus lointain, de la sagaie transperçant le cou de la taure, dans les cavernes ornées du paléolithique supérieur.

La faute de notre héroïne ne fut donc pas d'avoir aimé Zeus et cherché à s'en faire aimer, ce qu'Héra, la bonté même, eût compris et sans doute même souhaité. C'est d'avoir vaniteusement exalté l'esprit en oubliant sa condition de jeune femme, avec les légitimes aspirations qui

en découlent, symbolisée par le service d'Héra. C'est l'ambition délirante de se vouloir seulement esprit et de se considérer comme seule capable de l'incarner : l'absurde et vaniteuse tentation de l'angélisme.

"L'homme n'est ni ange, ni bête", rappelait Pascal, "et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête".

C'est très exactement ce qui est arrivé à notre sympathique héroïne : pire qu'Icare qui s'est brûlé les ailes à vouloir trop s'approcher du soleil, elle va consumer son âme en prétendant à la sublimité absolue.

4 - Elle est changée en génisse *"Voyez-vous tel que vous êtes"*

a) Selon les lois rigoureuses du fonctionnement du psychisme humain, telles que les a mises en lumière Paul Diel (11), **la sanction correspond exactement à la faute.**

Que ce soit du fait d'Héra, à titre de punition, ou de celui de Zeus, à titre de protection, - indépendamment, en quelque sorte, de tout jugement moralisateur, - cette métamorphose peu flatteuse apparaît en effet comme une déchéance par rapport à l'état antérieur.

Cette ravissante jeune fille qui se voulait pur esprit, méprisant de ce fait, ses aspirations naturelles, régresse à l'état animal : en effet, selon la loi d'ambivalence bien connue (11), son esprit surestimé ne peut plus jouer son rôle d'harmonisateur, c'est-à-dire de frein spontané aux pulsions, transformateur de désir en acte réfléchi ou en inclination généreuse, par l'alchimie subtile de la spiritualisation ou de la sublimation.

Dès lors, les désirs charnels refoulés comme indignes ressurgissent subconsciemment, plus puissants et obsédants que jamais, sans pouvoir être ni contrôlés ni maîtrisés par quelque instance que ce soit : la raison, obnubilée, devient la plus courtisane des servantes de l'inconscient. Loin de permettre le retour à l'harmonie en condamnant l'erreur vitale, elle s'attache au contraire à la justifier et à légitimer tous les actes qui en résultent, si pervers qu'ils se révèlent pour le sujet ou pour son entourage.

Contrairement à l'idéal que notre jeune prêtresse s'était fixé, devenir esprit pur, - symboliquement la maîtresse de l'Esprit pur, - en refoulant sa part d'animalité, elle ne fait qu'exalter vaniteusement son aspiration divine, en régressant en fait à l'état bestial.

b) **A l'état de génisse** : le mythe est particulièrement clair.

La régression à l'état animal est fréquente dans la symbolique mythique, mais la nature de celui-ci est particulièrement significative : songeons, par exemple, aux compagnons d'Ulysse, dont les aspirations ne

devaient pas être très raffinées, transformés en pourceaux par la magicienne Circé.

Contrairement au taureau, doté dans l'imaginaire d'une force sexuelle exceptionnelle, la vache paraît un animal faiblement sexué : son indolence semble la mettre à l'abri de pulsions trop fortement affirmées ; cette pureté est encore soulignée par la virginité de l'animal, puisque Io est transformée en génisse.

Cette métamorphose illustre le caractère spirituel de son aspiration initiale, ce qui n'empêche nullement, au contraire, l'écartèlement et la régression constatés.

De plus, la taure, selon une tradition remontant au plus lointain passé, illustrée notamment dans les cavernes ornées du paléolithique supérieur, représente la Lune, dans son cycle complet, grâce au jeu de ses cornes, (12)

Tel est le cas précisément puisque le mythe s'achève sur l'apothéose de notre héroïne en "*déesse Lune*".

Or "*la lune représente l'imagination*". (13)

Ambivalente, comme l'illustre le 18^e arcane du Tarot, l'imagination est sans doute la qualité la plus féconde de l'homme, génératrice de toutes ses activités créatrices, de nature scientifique ou artistique notamment ; mais c'est aussi la plus dangereuse, dans la mesure où, exaltant nos désirs, elle risque de nous plonger dans l'enfer du refoulement et de l'insatisfaction garantie.(14) Tout le monde n'a pas la force d'âme ou l'intelligence d'Ulysse, qui sut se prémunir contre la séduction du chant des Sirènes.

Io, figure archétypale de l'humaine condition, laisse son imagination exalter vaniteusement son désir de perfection, ce qu'exprime parfaitement l'animal choisi pour sa métamorphose.

Cette erreur vitale à l'origine de ses souffrances, est exemplaire de la tentation humaine: c'est la faute essentielle qu'accomplit tout être humain le péché originel : comme Io, Adam, séduit par Ève, s'est voulu l'égal de Dieu. Il a donc été chassé du paradis, a dû gagner son pain à la sueur de son front, et est devenu mortel.

C'est que nous sommes tous, comme les mauvais compagnons, plus ou moins inspirés, par "*le génie des ténèbres*". "*Il nous souffle le poison de l'envie et de la jalousie*" (*d'égaliser Hiram, Zeus ou Jehova*) et fait "*naître en nous le désir présomptueux d'obtenir des salaires plus élevés, sans s'être donné la peine de les acquérir avec le temps, par l'étude et l'application*".

c) Sans en contredire le sens, et précisément parce qu'il s'agit de se prémunir contre une tentation essentielle, commune à tous les hommes et à toutes les femmes, cette symbolique a sans doute servi de **canevas à un scénario initiatique**, peut-être même à l'un des premiers psychodrames initiatiques :

Le secret des cérémonies initiatiques ayant été bien tenu, nous ne savons que fort peu de choses des initiations antiques.

Nous avons cependant trois certitudes :

- Tant que la transmission a été orale, elle a été fidèle ;

A partir du moment où l'écriture fut inventée, les chefs initiatiques ont pu, tout en respectant l'esprit du message, modifier légèrement les formes ou ajouter quelques considérations nouvelles au schéma initial.

Dans les sociétés sans écriture, au contraire, le Rite ne pouvait être transmis que dans le respect le plus scrupuleux du texte et du cérémonial : "*pas un iota, pas un menu trait*" ne devait être changé.

Une cérémonie rituelle se caractérise par un discours rythmé (on sait que la rythmique définit précisément la première poésie grecque), une musique appropriée et la synchronisation précise avec les gestes utiles ou la révélation de tel mot ou de tel objet.

Le respect absolu s'imposait pour trois raisons :

- Le caractère sacré de la cérémonie que nul n'aurait osé modifier, sans se voir accuser de blasphème ;

- Le souci de préserver intacte la force émotive du Rite, telle qu'on l'a ressentie soi-même et telle qu'on doit la retransmettre et le pressentiment, qu'au-delà de l'essentiel, la mise en scène de la communication est également capitale ;

- Des considérations tenant au fonctionnement même de la mémoire, et aux procédés "*mnémotechniques*" mis en œuvre pour lui faciliter son travail : le Rituel, comme une longue poésie, peut être facilement retenu par une mémoire exercée, à condition que le texte, sa rythmique et sa prononciation soient scrupuleusement respectés.

Nous pouvons donc penser que les initiations connues à l'époque archaïque, et qui proviennent déjà d'une origine très antérieure, résultent de la transmission fidèle d'une Tradition remontant au plus loin dans le passé et traduisant la mémoire des siècles antécédents.

Or, nous avons déjà rencontré des Initiations comportant une taure comme personnage principal à Lascaux et à Altamira notamment,

remontant à quelque 15 000 ans et reprenant une tradition antérieure d'une durée équivalente. (15)

Certes, nous ignorons le contenu des cérémonies qui se déroulaient à Lascaux et à Altamira. Mais nous sommes assurés qu'il s'agissait bien d'initiations : outre le caractère secret, évident du fait de l'emplacement et de l'agencement des sites, nous retrouvons dans ces cavernes ornées, le cadre de nos cérémonies actuelles et le scénario de leur dramaturgie.

On peut légitimement penser que ces cérémonies, fidèlement transmises, étaient connues des premiers tragédiens grecs, qui étaient initiés, et notamment d'Eschyle.

- Il semble que la représentation d'un animal ait été fréquente dans les initiations "*primitives*", soit que l'initié ait lui-même régressé, symboliquement à l'état d'animal, sans doute pour en expurger les survivances en lui, soit que la dépouille ou le masque d'un animal ait travesti et caractérisé un ou plusieurs des initiants (16). La représentation peut être symbolique, mais expressive, ou simplement provoquée par hypnose.

- Nous savons que tel est encore le cas dans certaines initiations actuelles de populations sans écriture, dans lesquelles l'initiateur apparaît sous le masque d'un animal, généralement effrayant.

- Jean Hani considère, avec des arguments convaincants, que tel est également le cas de la légende de l'âne d'or d'Apulée.

L'âne d'or, ou plutôt "*âne roux*", pour souligner son caractère maléfique, était un animal lubrique, comme Seth, le dieu égyptien ennemi d'Osiris, qui avait tenté d'abuser de sa sœur.

Considérant que "*les schémas et les thèmes des romans anciens - et c'est ici le cas, car les éléments de l'âne d'or sont sûrement antérieurs à l'époque impériale - sont des résidus de scénarios rituels et initiatiques,*" que l'épisode considéré est tiré et la "*perspective isiaque*" lui paraissent démontrés, il en conclut que la transformation de Lucius, le héros, en âne, "*pourrait bien être une métamorphose rituelle réalisée au cours d'un rêve initiatique provoqué*". (17)

Cette représentation, réelle ou suggérée, pouvait avoir pour objet de faire comprendre au candidat à l'initiation quelle était sa vraie nature, avant de mourir à sa vie de ténèbres, pour renaître à celle de lumière, un peu, comme de nos jours, la tenue du candidat récipiendaire, volontairement burlesque, lui montre l'incohérence et l'aboulie du profane qu'il est encore lorsqu'il se présente aux épreuves.

- L'histoire d'Io et l'épisode de l'âne d'or présentent un caractère commun : leur révélation est incidente, sorte de parenthèse, ou plutôt de

digression, dans une histoire plus vaste, tragique dans le cas de Prométhée, libertine dans le roman d'Apulée.

Nul doute pourtant que dans l'esprit de leurs auteurs, ces révélations aient présenté un intérêt capital ; mais elles devaient rester masquées, englobées dans une histoire plus vaste, afin de ne pas paraître trahir le secret auquel ils étaient tenus.

Plus près de nous, Mozart a eu recours au même procédé, pour mettre en scène nos rites, dans une féerie apparemment peu crédible, la sublime "*Flûte enchantée*".

Il est donc fort probable que l'histoire d'Io, dans "*le Prométhée enchaîné*", comme le conte de l'âne d'or, dans le roman d'Apulée, sont des épreuves initiatiques camouflées dans une œuvre plus vaste pour respecter la "*disciplina arcani*". (18)

"*L'énigmatique Licorne*" figurant à l'entrée de la rotonde de la grotte de Lascaux semble accréditer cette théorie : "*Est-elle un animal imaginaire ? Un félin ? Un chamane travesti ?*", se demandent Brigitte et Gilles Delluc . (19)

Il me paraît évident que c'est bien une taure, puisqu'elle est située dans la "*salle des taureaux*" ; mais une fausse taure ; si l'on cache les cornes et le bout du mufle de l'animal, il est facile de reconnaître un visage d'homme, sans doute l'Initiateur, l'ancêtre, en quelque sorte, de notre Vénérable Maître.

L'hypothèse selon laquelle l'histoire d'Io pourrait avoir servi de trame aux plus vieilles initiations antiques est donc pour le moins plausible, même si nous manquons de preuves pour en garantir la validité.

Quoiqu'il en soit, le choix de l'animal dans lequel notre jeune prêtresse doit se transformer ne résulte pas du hasard, ni d'une création poétique gratuite : il est porteur d'une vérité ou d'un avertissement vital pour toute personne invitée à en percevoir le sens.

Il indique clairement la raison du mal de vivre de Io, comment et pourquoi elle commet une erreur vitale : c'est son imagination débridée qui exalte son désir de perfection, devenir symboliquement la maîtresse de la spiritualité absolue ; loin d'atteindre cet idéal insensé, elle régresse au stade préhumain : la part de l'animalité que chacun doit assumer, tout en la maîtrisant et en la contenant refoulée, se venge en surgissant dans les conditions les plus imprévues et les plus inopportunes.

Io souffre évidemment de cet écartèlement, de cette dislocation entre ses aspirations sublimes et ses obsessions charnelles, qu'elle méprise et qui réclament une satisfaction de plus en plus urgente, pres-

sante et incontrôlée. Elle se sent doublement coupable, vis-à-vis de l'objet de son désir, figuré par Zeus, et vis-à-vis d'elle-même.

Cette double culpabilité est parfaitement exprimée par le mythe.

5 - La vengeance d'Héra "*Frère expert, emparez-vous du profane*"

1 - Héra fait surveiller Io par le berger Argos aux cent yeux :

L'Esprit, Zeus, survalorisé, ne parvient plus à jouer son rôle éluçant (figuré par un Œil centré, souvent dans un Triangle) : il ne parvient donc plus à harmoniser les désirs contradictoires.

Dès lors ces derniers, anciennement refoulés, donc subconsciemment mémorisés, vont ressurgir et réclamer une satisfaction immédiate, obsédante et obnubilante. Zeus, qui devrait s'y opposer, et présider au processus apaisant d'une sublimation joyeuse, devenu inopérant, est lui-même refoulé pour ne plus constituer d'obstacle à la réalisation des désirs inavouables.

Zeus - la Conscience -, représenté par un Œil, étouffé ou refoulé, est symboliquement tué. Mais ce n'est qu'une fausse mort ; subconsciemment étouffé, il ressurgit sous forme de remords :

"L'œil était dans la tombe et regardait Caïn".

Le symbole des cent yeux, dont cinquante ne dorment jamais, est particulièrement expressif : il montre la tenacité et l'efficacité du remords, de la lucidité surconsciente qui, refoulée, continue de torturer la coupable d'une sous-lucidité angoissante.

Le mythe démontre la liaison entre Zeus et son contraire : le Maître surconscient devenu subconscient.

La réitération de cette chute primordiale en vue de sa prise de conscience constitue un élément crucial de l'Initiation.

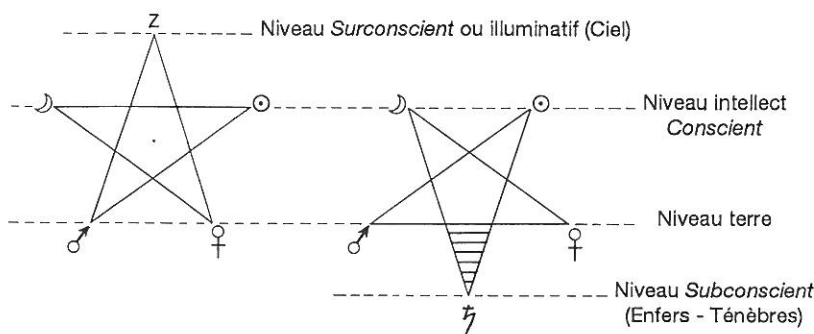
Si l'on admet que chaque officier, en Loge, représente une projection figurée des divers pôles de notre psyché, ce pervertissement de l'Esprit, représenté par le Vénérable Maître, est symbolisé par l'Expert, qui porte lui-même un œil caché sur son sautoir, et qui continue de jouer le rôle de "*tourmenteur*" qu'il avait déjà dans les initiations antiques.

Ce rôle n'est pas négatif : il permet à l'initié de prendre conscience de son erreur vitale, d'élucider la cause de son tourment, de purger son subconscient afin de rétablir en lui la royauté de l'Esprit. (Le rôle de l'Expert est primordial lors de toutes les initiations ou de tous les passages).

Inversion de Zeus, il ne peut cohabiter avec lui ; mais discipliné par lui, il peut devenir le collaborateur zélé d'un processus d'épuration du subconscient et de restauration de la royauté du Surconscient.

Nous savons que le Pentagramme (20) figure le fonctionnement du psychisme humain, inversé, dans le cas du "*profane*", ou restauré dans son intégrité initiale ("*Adam avant la chute*"), dans celui de l'Initié .

La Loge figure évidemment le fonctionnement idéal, dans sa structure comme dans ses évolutions lors des manifestations rituelles et des cérémonies :



La Loge est dite "*juste et parfaite*" lorsqu'elle est composée de sept officiers :

Au schéma du bon fonctionnement, (Pentagramme droit), il convient donc d'ajouter deux officiers, le Maître des Cérémonies et l'Expert, qui représentent deux fonctions supplémentaires. (21)

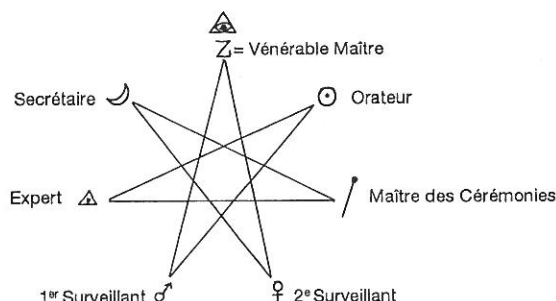
Il est traditionnellement admis que le Maître des Cérémonies correspond à Hermès (Mercure dans la mythologie latine) ; par symétrie et analogie, nous admettrons que l'Expert correspond à Saturne (Argos dans l'histoire d'Io).

Ils représentent deux fonctions vitales mais inconscientes, qui peuvent facilement se dérégler et devenir source de tourments.

Seule l'élucidation intellectuelle ou émotive de l'origine occulte de ces tourments, - proprement infernaux -, est de nature à les dissiper.

Ces deux officiers participent donc ensemble au double processus d'élucidation et d'épuration initiatiques.

Contrairement à Zeus, qui peut être dévoré par Cronos (Saturne) ou qui peut le supplanter (subtile dialectique du Surconscient et du Subconscient, figuré par la position inversée ou droite du Pentagramme), Cronos ne peut être totalement éliminé. Mais il peut être maîtrisé, grâce à Hermès, le dieu psychopompe comme le montre le schéma ci-dessous.



La restauration en soi de l'Heptagramme peut être considérée comme le but de l'accession à la maîtrise.

Zeus, l'esprit assassiné, mais qui survit en fait, car la surdité de la créature ne saurait faire taire la Parole, a évidemment intérêt à ce que cette restauration soit opérée.

2 - La complaisance de Zeus

Zeus ne peut qu'éprouver tendresse et bienveillance pour celle qui n'a commis pour faute que de trop l'aimer ; aussi charge-t-il son messager, Hermès, d'endormir le monstre et de le tuer.

En réalité, l'Esprit, écartelé par la multiplicité et l'exaltation des désirs matériels et charnels tente de retrouver son unité, sa primauté et sa fonction. Il doit pour cela expurger l'inconscient inférieur : c'est Hermès qui peut l'aider à effectuer cette opération :

Dieu au caducée, qui écarte les deux dangers vitaux et opposés de la vanité et de la banalisation, psychopompe, qui peut ramener les âmes des enfers à l'Olympe, Hermès, - représenté en Loge par le Maître des Cérémonies - s'acquitte de sa mission : il endort Argos et le tue.

Mais le remords ne se laisse pas endormir, ni éliminer. Notre jeune héroïne doit continuer à souffrir.

3 - Héra envoie un Taon pour tourmenter Io

L'insecte *"l'empêchait de s'arrêter suffisamment longtemps pour que Zeus pût profaner sa virginité"*, cependant que *"l'ombre d'Argos"* continuait de la poursuivre.

Comme dans la mort d'Hiram, le mythe explique le déroulement du cycle infernal qui aboutit à la mort de l'âme :

L'esprit, survalorisé, n'accomplit plus sa fonction naturelle de guide sûr et d'harmonisateur des désirs. Le désir exalté de sainteté entraîne le surgissement incontrôlé des désirs matériels et sexuels anciennement réprimés. Mais, inconsciemment, l'esprit oublié continue de jouer son rôle de censeur de ces désirs inavouables aux yeux de l'intéressé(e).

Le processus d'enroulement et d'enchaînement se fait de plus en plus complexe et infernal :

Argos, forme inversée de Zeus, devenu accusateur subconscient, ne se laisse endormir et transpercer qu'apparemment. Il est remplacé par un parasite encore plus calamiteux.

Certes, les yeux d'Argos ne sont plus là pour épier la faute probable et, de ce fait, l'interdire ; le remords, forme subconsciente de l'Esprit sainement inhibiteur, grâce à la clairvoyance et à l'amour, ne sait plus qu'accuser et inhiber de façon névrotique : la forme d'une mouche piqueuse qu'il prend désormais, exprime parfaitement cette nouvelle phase de la détérioration psychique.

L'ombre d'Argos subsiste, mais surtout, les mille facettes des yeux du Taon montrent que la lucidité refoulée ne saurait pour autant disparaître, tandis qu'elle s'accompagne d'une agression lancinante et d'une inhibition insensée.

Le mythe précise qu'Héra envoie une Erynie, sous forme de taon, furie représentative du remords, du remords piquant et inhibiteur.

Car c'est la pire et la plus stupide des punitions : Io ne peut plus s'approcher de l'être qu'elle désire : son remords inhibe toutes ses tentatives ; elle se sent coupable avant même d'avoir pu accomplir l'acte qu'elle réprouve. Parvient-elle même à l'accomplir, que cette accusation angoissante lui ôte la présence d'esprit, le calme et la maîtrise nécessaires pour en jouir normalement.

Obsédée par les désirs terrestres, elle n'est même plus apte "*à savourer les fruits de la Terre*".

En effet, plus que la sanction d'un acte inopportun ou même condamnable, la poursuite du Taon représente celle d'une inaptitude à vivre heureux, reconcilié avec soi, et avec son entourage. Le désir de sublimation irréalisable car survalorisé demeure, mais devient de plus en plus inaccessible ; en revanche, les désirs matériels et charnels, antérieurement méprisés et refoulés, exigent une réalisation pressante, sans que

cette dernière puisse apporter, dans les conditions névrotiques où elle s'effectue éventuellement, ni la satisfaction attendue, ni l'apaisement espéré.

L'inaptitude à vivre peut conduire au suicide dans les cas extrêmes. Le plus souvent, ce dernier prend des formes douces : la fuite dans l'alcoolisme ou la toxicomanie, par exemple, voire dans la "*folie douce*" ou diverses formes de divertissements.

Mais le sujet peut également se ressaisir :

Tel est même le message réconfortant de tous les Évangiles et de tous les ésotérismes.

Il peut corriger son erreur vitale et effacer, en la connaissant, la cause de cette faute : redevenir l'Adam primordial.

Tel est, traditionnellement, le but de l'Initiation.

6 - La longue errance d'Io

"Frère Expert, faites-lui accomplir ses voyages"

Poursuivie et tourmentée, Io va fuir, effectuant un long voyage l'emmenant d'Argolide, dans le Péloponèse, d'où elle était issue, jusqu'en Égypte, "*dans la terre triangulaire du Nil*" (22), après avoir "*erré à travers la terre*", passant dans le nord de la Grèce, longeant la mer Adriatique, parvenant jusqu'à l'Océan, traversant la Scythie et le Caucase, longeant la Mer Noire et enjambant le Bosphore, poussant à l'Est jusqu'au pays des Gorgones, c'est-à-dire, près du séjour des ombres.

Ce long périple ressemble fort à un voyage initiatique : il fait penser aux labyrinthes du palais de Minos ou de nos cathédrales, qui symbolisent eux-mêmes la longue ascèse de la voie initiatique, résumée, en quelque sorte, par les voyages du néophyte.

Dans le premier texte connu (22), nous retrouvons des expressions familières : "*tourne-toi vers le soleil levant et traverses des déserts qui n'ont jamais connu la charrue*"... "*Diriges toi vers le plus haut des monts... dont les cimes voisinent avec les astres*"... "*Quand tu auras traversé le courant qui sert de limite aux continents, marches vers le lever flamboyant du soleil*".

Mais surtout, ce vagabondage obligé est parsemé de dangers redoutables qui sont autant d'épreuves dont le caractère initiatique paraît évident :

Elle doit éviter les Scythes et les Chalybes, peu hospitaliers, traverser le pays des Amazones, éluder "*la rude mâchoire de Salmidessé*,

hôtesse fatale aux nautoniers, marâtre des vaisseaux" (22), affronter les "Phorkides, trois vierges antiques, au corps de cygne, qui n'ont pour leur triple visage qu'un seul œil, qu'une seule dent, qui ne voient jamais les rayons du soleil ni l'astre de la nuit" ainsi que les Gorgones, "trois sœurs ailées, à la toison de serpent, abhorrées des mortels, qu'aucun homme ne peut voir sans expirer" (22) ; elle doit encore "se garder des chiens muets de Zeus, des griffons au bec pointu et aussi de l'armée des Arimasques à l'œil unique, cavaliers qui habitent au bord du fleuve Plouton". (22)

1 - La rencontre avec Prométhée

Essentielle, puisque, sans elle, nous n'aurions peut-être jamais connu l'histoire d'Io, cette rencontre est pourtant incidente dans la tragédie d'Eschyle.

Prométhée, enchaîné, constitue le sujet du drame et aucune logique ni raison théâtrale n'obligeait à cette substantielle entorse à la règle de l'unité d'action.

Pourtant le lecteur ou le spectateur pressent que, sous la forme d'une digression apparente, cette rencontre insolite entre un Titan malmené et une génisse tourmentée correspond à une nécessité.

Les deux héros ont un problème avec Zeus : Prométhée, de manière héroïque, se révolte ouvertement contre son Dieu ; Io, de façon quasi-mystique, aime tellement son Dieu qu'elle outrepassa les normes et contraintes de sa condition humaine.

Zeus, de son côté, poursuit de sa colère l'outrecuidant Prométhée, alors que, désirant la jeune prêtresse et voulant partager avec elle "*les joies de Cypris*", il ne parvient même pas à la protéger de la colère d'Héra.

Ces deux destins tragiques auraient pu constituer la trame de deux drames distincts, si ces thèmes ne s'analysaient pas comme les deux versants d'une même et unique problématique.

La compréhension du mythe de Prométhée implique l'élucidation de celui de Io et réciproquement.

Le mythe de Prométhée a été maintes fois analysé. Tous les commentateurs sont d'accord sur son sens général qui transparaît clairement ; il sera fait référence à l'analyse de Paul Diel, qui paraît la plus méthodique et la plus convaincante. (23)

Selon cet auteur, Prométhée représente, - dans la genèse de la psyché humaine, la révolte de l'intellect utilitaire contre l'esprit harmonisa-

teur, dont ne peuvent résulter qu'aveuglement affectif et déchaînement pervers, symbolisés par Pandore et Épiméthée.

Diel remarque opportunément que Prométhée commet, dans la mythologie grecque, la même faute initiale que celle perpétrée par Adam, dans la tradition judéo-chrétienne.

Mais Adam a commis le péché originel à l'invitation de sa compagne, Ève, qui, comme le démontre parfaitement Diel, représente l'imagination toujours prête à s'exalter. (23)

Qui donc représente Ève dans la mythologie grecque ? Diel suggère Pandore, ce qui ne me paraît pas très convaincant : comme l'écrit fort justement cet auteur, Pandore est une sanction envoyée par Zeus pour punir Prométhée de lui avoir dérobé le feu : Pandore est une conséquence, non une inspiratrice.

Évidemment Io ne saurait être l'inspiratrice du geste insensé de Prométhée : la mythologie grecque n'est pas, sur ce point, aussi heureusement élaborée et émouvante que la Genèse. Mais il se trouve que, dans la même pièce, sont réunis précisément les figurations symboliques des deux sources de dérèglement de l'esprit humain.

L'utilisation par la raison de l'intelligence à des fins purement matérielles et égoïstes, et l'exaltation imaginative qui promet des jouissances qui seront à jamais interdites, à la fois parce qu'elles sont survalorisées, donc toujours décevantes lors de leur réalisation et, surtout, par ce que cette dernière même se trouve empêchée ou gâchée par la culpabilité inhibitrice.

Io représente parfaitement cette faiblesse initiale :

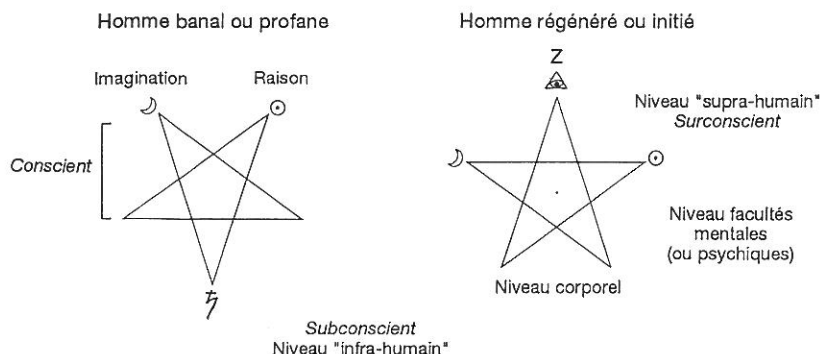
- C'est en rêve que notre prêtresse imagine ses félicités :

"Sans cesse, j'étais hantée par des visions nocturnes, qui venaient dans ma chambre virginale, qui me flattaient en mots caressants". (24)

- Ce sont des cornes en forme de lune qui poussent à notre héroïne, pour symboliser qu'elle est victime d'un excès d'imagination.

Comme dans toute initiation, la faute initiale est réitérée, sous forme imagée, afin que le nouvel adepte puisse en prendre conscience.

Cette faute initiale est liée au processus même d'hominisation : le nouvel hominien, doté d'imagination et d'intelligence, a naturellement tendance à oublier l'esprit pour survaloriser ses deux facultés intellectuelles, lesquelles lui font entrevoir des félicités irrésistibles et justifier des actions que condamnerait sa conscience.



C'est également ce processus que symbolise la mort d'Hiram (25).

2 - L'assurance initiale d'une fin heureuse

Que ce soit du fait de l'oracle de Dodone, ou de la prédiction de Prométhée, - assez surprenante, d'ailleurs, car l'intellect utilitaire, si génial et prévoyant soit-il, est rarement doté du don de prophétie, - Io est assurée, dès le début de son aventure, que ses vœux les plus audacieux seront comblés à l'issue de ses épreuves.

Elle sera l'épouse de Zeus et cette union sera féconde.

Cette prévision initiale confère à l'aventure de notre taure un caractère positif et exemplaire et révèle, par là même, l'essence initiatique de la légende considérée.

En effet, toute initiation, si redoutables que soient les épreuves, commence par donner au candidat la promesse d'un aboutissement heureux :

Lorsque le candidat à l'initiation pénètre dans la Loge, il sent une épée piquer son sein nu. Il s'entend poser une première question : "*Profane, en qui mettez-vous votre confiance ?*" - "*En Zeus,*" pourrait-il répondre, et il se trouve immédiatement libéré de la menace de l'épée. Il lui est confirmé que, dès lors, cette confiance ne saurait être déçue.

La différence entre l'errance profane et le voyage initiatique est considérable : la première est sans but, alors que le second est orienté.

Constamment, au cours de sa progression initiatique, l'adepte devra affronter des épreuves, mais aux moments les plus éprouvants, jamais ne le quittera la petite flamme de l'espérance allumée au seuil du périple initiatique.

Cette issue promise donne évidemment à l'adepte la force d'affronter les épreuves nécessaires ; elle correspond à une réalité psychologique :

celui ou celle qui veut faire l'effort d'entreprendre l'ascèse qui le rétablira dans son intégrité initiale, admet *ipso facto* que la souffrance de sa déchéance est insoutenable, qu'elle est un non sens et même un contre-sens ; il sait déjà que, dans sa vie profane, ou banale, il fait fausse route et que le salut ne peut provenir que de la reconnaissance de la primauté de l'esprit et de la restauration de sa souveraineté. ("*Résurrection*").

Il s'est donc soumis à la volonté du Grand Architecte de l'Univers et peut dès lors compter sur son appui.

Psychologiquement, cet épisode initial correspond à une réalité essentielle : le désir de faire triompher l'esprit est déjà l'assurance de sa victoire.

Mais il convient que ce désir soit durable et que les désirs subconsciemment refoulés ne ressurgissent point, plus violents et impératifs que jamais, annihilant *ipso facto* les meilleures intentions dont, dit-on, l'enfer serait pavé.

Au seuil de la démarche initiatique, "*vigilance et persévérance*" sont nécessaires. Elles permettront de surmonter les épreuves et de déjouer les embûches.

3 - Les épreuves initiatiques

Le voyage que Io doit accomplir sera "*pénible, difficile, rempli d'embûches et accompagné d'un grand tumulte. Il est l'emblème de la vie de l'homme ; le bruit figure les passions qui l'agitent ; les obstacles rencontrés peignent les difficultés qu'il doit surmonter*".

Il serait sans doute fort instructif d'analyser chacune des douze épreuves imposées à notre génisse.

Je me contenterai d'en analyser six, qui sont d'ailleurs concentrées en un seul épisode capital : l'affrontement des trois Phorkides et des trois Gorgones. (26)

Cet affrontement constitue en effet la dernière épreuve initiatique, la plus difficile et la plus redoutable ; la parenté de ces deux trios de monstres ainsi que leur proximité invitent par ailleurs à penser qu'ils sont antinomiquement liés.

Nous les trouvons, d'ailleurs, également réunis, dans le mythe de Persée, héros victorieux de la lutte contre l'exaltation, selon Paul Diel, comme Prométhée est le vainqueur du combat contre la banalisation. (27)

Habitant "*près du pays des ombres*", donc aux portes de la mort, Les Grées (ou Phorkides) et les Gorgones représentent les deux dangers

mortels auxquels toute âme doit faire face : la banalisation et l'exaltation vaniteuse :

C'est sans doute par dérision que les Grées apparaissent avec un corps de cygne : ce sont de vieilles femmes belliqueuses, méchantes, effrayantes ainsi qu'elles se nommaient ; grises, ridées, elles étaient de surcroît aveugles et édentées, ne possédant à elles trois qu'un œil et une dent qu'elles se prêtaient à tour de rôle. Ne voyant jamais le soleil, ni même l'astre de la nuit, elles figurent la concrétisation de la banalisation : les ténèbres et la méchanceté querelleuse auxquelles se réduisent et se condamnent ceux ou celles qui, uniquement soucieux de satisfaire leurs désirs matériels et charnels, se dessèchent et se consomment dans leur égoïsme mortifère.

Les Gorgones représentent le danger contraire : ce sont également trois sœurs redoutables, dont Méduse est la plus célèbre. Créatures monstrueuses, à la fois hideuses et séduisantes, à la chevelure de serpent, nul ne pouvait les regarder sans être pétrifié.

Les Gorgones figurent donc, notamment la reine d'entre-elles, Méduse, *"la perversion de la pulsion spirituelle, la stagnation vaniteuse"* ou *"la vanité coupable"*. (27) Le double trio de sœurs infernales souligne la liaison diabolique entre l'exaltation vaniteuse et l'inhibition coupable des désirs corporels, entre le refoulement de ces derniers et leur survvalorisation subconsciente.

"Voir Méduse signifie : reconnaître la vanité coupable, percevoir à nu sa propre culpabilité refoulée que personne ne tient à s'avouer, dont nul ne supporte la vue. La vanité coupable, faiblesse essentielle de tout homme, se définit donc ainsi : elle est l'exaltation inharmonieuse des désirs (coulpe) liée à l'idée d'être parfait (vanité) malgré l'exaltation malsaine ou l'inhibition excessive des désirs naturels."

Pourtant, voir sa vanité coupable (l'état exalté et inharmonieux des désirs) a été défini comme condition de la connaissance de soi-même, connaissance qui est le moyen de mobiliser l'effort d'harmonisation et de parvenir ainsi à la guérison". (27)

Aussi convient-il de savoir regarder la vérité sur soi en face, quitte à ruser comme Persée pour ne pas être pétrifié.

La légende ne précise pas comment Io a pu affronter les six monstres ; mais sa victoire à l'issue de son long périple d'épreuves lui a été garantie.

Il faut savoir explorer les ténèbres pour mieux les dissiper et accéder à la lumière.

Il faut savoir coordonner la Lune et le Soleil pour que le Principe Conscient "s'illumine sous leur double influence".

7 - La réintégration triomphale

"Zeus soit loué ! elle reparaît, plus radieuse que jamais".

Ayant réussi ses épreuves, Io retrouve son apparence première de jeune femme séduisante ; elle épouse Zeus qui lui donne un fils Épaphos, *"de la race des Danaïdes"*.

Cette dernière précision est donnée comme une sorte de clin d'œil : *"ce sont les filles de Danaos qui ont apporté ces rites (initiatiques) d'Égypte et les ont enseignés aux femmes des Pélasges"*, rapporte Hérodote. (28)(29)

Cette précision nous invite donc, s'il en était besoin, à lire et comprendre la légende d'Io de manière ésotérique.

1 - La symbolique de la mort et de la résurrection

Elle constitue la trame essentielle de toutes les formes d'initiation : elle est évidemment présente, encore que voilée, dans l'aventure de notre héroïne.

Io meurt à son état de jeune fille pour régresser à l'état animal ; puis elle renaît, c'est-à-dire qu'elle meurt à nouveau à son état *"d'être de chair"* (privilegiant la satisfaction de ses désirs matériels et sexuels), pour renaître *"corps spirituel"* (assurant la primauté de ses aspirations spirituelles, notamment son désir d'harmonisation).

Io s'inscrit donc dans la longue tradition des initiations basées sur cette symbolique, elle-même imaginée en considération du cycle de la lune : la lune paraît, puis se développe, devient pleine lune, puis décroît avant de disparaître *"trois jours et trois nuits"* à l'issue desquels elle "renaît" en quelque sorte, en recommençant son cycle. (30)

Trois phases visibles, plus une, invisible, - (la plus importante, puisque figurant le mystère de la régénération), représentées, sous diverses formes, depuis le paléolithique supérieur, dans les cavernes ornées, sanctuaires des premières initiations connues.

La taure était un animal singulièrement indiqué pour représenter par son encolure les trois phases visibles du cycle de la lune, à condition de figurer la nouvelle lune par un signe particulier, évident aux adeptes, l'œil unique et central dans les peintures rupestres, la rosette dorée du bronze mycénien, ou la "vipère œil" d'Athor-Isis, quand cette dernière n'apparaît pas tout simplement sous forme de vache, mais de vache

sacrée reconnaissable, soit à son encolure, soit au petit triangle blanc qui orne son front.

Cette figuration peut encore être schématisée, par le "*Triskel*" celte, par exemple, ou, mieux encore, par le Delta Lumineux.

Elle représente la résurrection, chez l'initié, de l'Esprit que, profane, il avait assassiné. N'ayant su concilier ses désirs égoïstes multiples et son aspiration spirituelle, il avait fini par étouffer cette dernière ; mais la conscience, refoulée, loin de lui permettre de savourer les satisfactions espérées, ne cessait de le tourmenter, sabotant par inhibition les réalisations souhaitées et substituant aux plaisirs attendus l'insupportable morsure du remords.

Nous avons vu comment cette sanction légale d'une survalorisation fausse de l'Esprit (Vanité), nécessairement suivie d'une perte de l'idéal spirituel, et d'une perversion des désirs charnels ou matériels (Banalisation), était remarquablement symbolisée par la longue errance d'Io.

En rétablissant la primauté de Zeus, l'esprit surconscient, ce "*Maître qui nous éclaire dans nos travaux, qui nous console dans nos afflictions et soutient notre courage dans les difficultés*", Io ressuscite à la vie de l'esprit. Mais, à la suite des nombreuses déesses lunaires présidant aux initiations antiques, elle a dû, pour ce faire, mourir à son état antérieur symbolisé par son apparence bestiale, pour renaître réintégrée dans la plénitude de ses facultés humaines, à la fois charnelles et spirituelles.

Comme Inana, fille de Schin, le dieu-lune, Istharr, ou Astarté, non seulement elle participe à un processus initiatique, mais elle préside à toutes les formes d'initiation.

La "*griffe du Maître*" rappelle la lettre hébraïque "*Schin*" : 

A Éleusis, à côté de l'épi de blé, qui en constituait le point crucial et l'emblème, figurait également la silhouette de la Taure-Lune.

2 - La maîtrise retrouvée

La réalisation de l'Initié consiste à savoir qui il est et à redevenir ce qu'il est (31) : à la fois fils de Zeus et d'Héra, de l'Esprit et de la Terre.

Pour ce faire, il doit ressusciter en lui l'esprit endormi et rétablir sa royauté c'est-à-dire sa primauté. Mais il doit également donner "*à la chair*" les légitimes satisfactions qu'elle réclame, sainement, sans survalorisation ni culpabilité.

Il demeurera simplement conscient des nuisances potentielles que ces satisfactions risquent d'entraîner, et sera capable d'arbitrer entre les

dégâts indispensables et ceux dont l'économie lui procurera une joie plus intense (*Juge*).

Par l'exemple même de sa réussite, de son bonheur de vivre et de son aptitude à apporter à son entourage joie, amour et paix, il exercera, sans affectation, un véritable apostolat et témoignera de l'existence et de la suprématie du Principe (*sacerdoce*).

La fin de l'histoire d'Io illustre parfaitement la réalisation initiatique : elle demande et obtient le pardon d'Héra, première démarche nécessaire ; les Francs-Maçons disent qu'ils redeviennent des pierres brutes, afin de pouvoir les dégrossir, puis les tailler : il convient en premier lieu de s'accepter et s'assumer en tant qu'être de chair.

Elle devient l'épouse de Zeus : ce n'est plus un rêve irréalisable, ni l'obsession d'une rencontre coupable, mais l'union légitime et durable, le mariage entre les aspirations spirituelles, leur prédominance reconnue, et les besoins matériels, donc leur harmonisation dans une connexion heureuse. (32)

Cette union n'a pas besoin d'une concrétisation sexuelle : la simple caresse de Zeus rend sa jeune épouse féconde.

3 - La réintégration cosmique

Io connaît une triple postérité :

- Son fils Épaphos ("*le toucher de Zeus*") "*règnera sur l'Égypte et l'Afrique et donnera naissance à de nombreuses dynasties*" (postérité terrestre exemplaire signifiant la maîtrise des choses de la terre et le bonheur qui en résulte).

Enfin Io sera elle-même divinisée : identifiée à Isis, sœur-épouse d'Iris et mère d'Horus, elle figurera parmi les divinités majeures de la théogonie égyptienne, d'une importance cruciale dans toute l'histoire culturelle de l'humanité.

Mieux, elle donnera naissance aux mystères isiaques dont la parenté avec ceux d'Éleusis est établie ; (32) l'analogie entre les deux mythes de Déméter et d'Isis est évidente : la mort de Core, le deuil de sa mère, sa quête, la renaissance périodique de la jeune fille correspondent à la mort d'Osiris, au deuil d'Isis, sa quête et à la renaissance d' Osiris. (33)

Il est cependant important de remarquer la nuance qui les différencie : tandis que Core descend aux Enfers pour épouser Hadès, Osiris est dépecé, son corps éparpillé, et son épouse doit le reconstituer "*en rassemblant les morceaux épars*".

Il est difficile de savoir si les mystères d'Éleusis ont été inspirés par

ceux d'Isis. Les mystères isiaques n'ont été répandus en Grèce et à Rome qu'assez tardivement, alors que ceux d'Éleusis datent de la période archaïque. Mais selon Hérodote, *"ce sont les filles de Danaos, donc des descendantes d'Épaphos"* qui ont importé les mystères en Grèce, et, toujours selon lui, Pythagore, ce grand Initié, aurait vécu plus de vingt années en Égypte, d'où il aurait ramené toutes ses connaissances.

De même, selon Plutarque, *"Orphée avait fondé les plus grandes fêtes d'initiation de l'Attique et avait rapporté d'Égypte les mystères d'Isis et d'Osiris pour en faire ceux de Déméter et de Dionysos."*

France Le Corsu, égyptologue, ne cite ces références que pour les réfuter : *"A (son) avis, Déméter, son mythe et ses mystères proviennent d'un très ancien fonds d'essence purement grecque, car Déméter est l'une de ces innombrables déesses-terres adorées un peu partout à l'époque protohistorique et ses mystères découlent sans doute des rites tribaux."*

- Mais il ne règnera pas seulement sur la Terre : il brillera également parmi les constellations divines, vénéré sous la forme du Taureau Apis, dont on sait quelle fut l'importance en Égypte.

"Lorsque les idées orphiques se répandirent dans le monde grec, la parenté de son mythe agraire avec celui d'Isis incita les Hellènes, toujours prêts à identifier les dieux étrangers aux leurs, à donner aux célèbres cérémonies d'Éleusis une origine merveilleuse découverte dans les traditions religieuses de la sage Égypte".

Mais qu'importe le jeu, plus ou moins tardif, des influences réciproques : l'intérêt résulte de leur parenté ; leur signification est semblable et peut-être ces mystères éleusiens et égyptiens ont-ils une ascendance commune.

Selon le mythe lui-même, c'est la fille d'Argolide qui, après s'être trouvée métamorphosée en génisse, se serait hypostasée en déesse égyptienne.

Peut-être Io constitue-t-elle ce chaînon secret reliant les mystères antiques, dont nous connaissons l'existence et l'importance, à ceux issus de la Préhistoire, dont nous ne savons rien d'autre que leurs prodigieuses illustrations, et dont, selon toute vraisemblance, les adeptes actuels de l'Art Royal ne sont que les fidèles continuateurs.

Jacques Trescases

Notes

- 1 . France Le Corsu : *Isis - mythe et mystère*. Éd. Les Belles Lettres
- 2 . Plutarque : *De Iside et Osiride*, cité par F. Le Corsu
- 3 *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*. (Larousse)
- 4 . *Dictionnaire de la Mythologie*. Michaël Grant / John Hazel (Marabout)
5. *Mythes, Rites et Symboles, les chemins de l'invisible*. Guy Trédaniel éd.
- 6 . Jean Hani, id.
- 7 . Évangile selon Saint Matthieu 5/27 et 28 : "Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu ne commettras pas l'adultère. Et bien moi, je vous dis : Quiconque regarde une femme pour la désirer a déjà commis, dans son cœur, l'adultère avec elle".
- 8 . *Dictionnaire des symboles*. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant.
- 9 . *Le symbolisme dans la Mythologie grecque*. Éd. Payot
10. Cité par Jean Hani, op. mentionné
11. *Psychologie de la motivation*. Petite Bibliothèque Payot
- 12 . Cf. *Voyage aux sources de l'initiation* livret et cassette-vidéo chez AVS
13. Extrait du catéchisme rituel du REAA - 1^{er} degré
14. *Psychologie de la motivation*. op. cité et *L'Étoile flamboyante*. Guy Trédaniel éd.
- 15 . Cf. *Voyage aux sources de l'initiation*. AVS
16. Cf. à ce sujet Pierre Gordon (*l'image du monde dans l'antiquité*. Arma-Artis éd.) pour qui "les hommes-animaux furent, par excellence, les personnalités divines de l'âge d'argent et de la première période du bronze"... "Il importe, d'un autre côté, de ne jamais perdre de vue que les hommes travestis en animaux étaient toujours mentionnés **exclusivement comme des bêtes**"..."C'est là ce qui rend incompréhensible, au premier abord, tant de récits, où se trouve en cause, sous le nom d'un animal, un grand initié, un véritable sur-homme divinisé par la dépouille sacrificielle ou le masque rituel d'une bête".
17. Jean Hani op. cité
18. Selon une expression reprise par Jean Hani
19. *Lascaux*. Mario Ruspoli, éd. Bordas
20. J. Trescases *L'Étoile flamboyante*. Guy Trédaniel, éd .
21. J. Trescases : *La symbolique de la mort ou herméneutique de la résurrection*. Guy Trédaniel, éd.
22. Eschyle : *Le Prométhée enchaîné*, traduction de Émile Chambry, Éd. Garnier-Flammarion
23. Paul Diel : *Le symbolisme dans la mythologie grecque*.
24. Eschyle : *Prométhée enchaîné*.
25. Cf. *La symbolique de la mort*, Éd. Trédaniel
26. Choix doublement justifié par l'importance que lui donne Eschyle, dans l'énoncé de ses prévisions, et par le fait que cette rencontre constitue la dernière et capitale épreuve.
27. *Le symbolisme dans la mythologie grecque*.
28. Cité par France Le Corsu : *Isis, mythe et mystères*.
29. Les Danaïdes sont ces vierges indomptables qui, toutes à l'exception d'une seule, ont préféré tuer leur époux plutôt que de laisser violer leur intégrité.
Ces pucelles farouches par vanité (survalorisation de l'esprit entraînant la haine du corps et du mâle, agresseur potentiel) confirment le sens du mythe d'Io en rappelant sa parenté avec Artémis, vierge lunaire, - sauvage et inaccessible -, qui exigeait de ses ado-

rateurs le sacrifice de leur virilité.

Artémis et Aphrodite, toutes deux déesses lunaires, illustrent les deux pôles inverses de la déformation imaginative des désirs sexuels : mépris de la sensualité par refoulement des tentations considérées comme inavouables, et survalorisation des promesses de satisfactions charnelles.

Ces deux pôles de "*déraillement*" coexistent, à l'état latent, chez toute jeune fille, avant qu'elle ne se soit déterminée et acceptée comme femme, ce qui est le propre de l'une de ses "*initiations*".

Ils existent aussi à l'état de fantasmes dans l'esprit masculin, comme représentations extrêmes des désirs interdits : la vierge inaccessible et la putain, (survalorisation de la pureté et du sacrifice castrateur qu'elle exige, ou, inversement, de la frénésie sexuelle et de la consommation boulimique).

30. Cf. notamment Marie Konig : *Notre passé est encore plus ancien*. Éd. Robert Laffont.

31. *Je suis ce que je suis*

32. Cette connexion correspond à la symbolique du Temple

33. Cf. France Le Corsu op. cité

Sade, l'absolu du mal

Jean-Bernard Lévy

Tous ceux qui se sont penchés sur le problème du Bien et du Mal concluent que finalement le Bien l'emporte, doit ou va l'emporter. Et c'est le cas de tous les systèmes pourtant apparemment symétriques de type manichéen. Rappelons les positions exemplaires de Saint Augustin et de Kant. Pour le premier, qui fut d'abord adepte du manichéisme avant de devenir chrétien, la bienheureuse faute (*felix culpa*) le péché originel, nous a permis d'entrer dans le monde mais il oppose la liberté et le libre arbitre. Certes nous avons un choix possible (libre arbitre) mais nous ne pouvons pas l'utiliser pour faire le Mal, car le Mal est du domaine des passions, donc de ce qui nous fait agir contre notre volonté. La liberté, par contre, nous fait elle obligatoirement opter pour le Bien puisque seule notre volonté active est alors en jeu.

Pour Kant le problème se pose de façon sensiblement différente : il faut d'abord choisir le Mal pour tester notre liberté. Mais, une fois que nous avons choisi le Mal, notre volonté nous fait obligatoirement revenir vers le Bien dont nous avons tous, en nous, le sens *a priori*. Bien plus, écrit-il, les hommes sont faits d'un bois courbe mais malgré tout ils évoluent inéluctablement vers le Bien commun en dépit de leurs aspirations mauvaises. La paix perpétuelle est donc promise aux futurs habitants de notre planète en dépit de tout le mal individuel et du côté démoniaque de chaque homme pris individuellement. La Révolution française conforta le philosophe allemand dans cette vision idyllique.

Or que constatent les moins optimistes dont le marquis de Sade qui fut pratiquement contemporain de Kant (l'auteur de *Justine* avait 16 ans de moins, mais mourut 10 ans après lui) : le Bien ne triomphe pas forcément. Qui plus est, le Mal persiste malgré les alliances successives de Dieu et de ses créatures (Noé, Moïse). La mort sacrificielle du Christ en croix ne semble pas avoir accéléré le processus du triomphe du Bien. Et rien ne prouve que le monde terrestre ne soit pas le domaine du malin.

Rien ne prouve d'ailleurs que le projet du créateur soit le triomphe de ce que l'homme appelle le Bien et qu'au contraire il ne désire pas l'avènement du Mal, du Mal absolu.

Aucun philosophe n'a plus cherché dans cette voie, la possibilité d'une radicalisation du Mal, l'étude du Mal comme principe suprême, que le marquis de Sade.

La vie du marquis de Sade

Mais avant d'explorer la pensée philosophique de Sade, il n'est pas inutile de revenir sur quelques points de sa vie car, pour lui, plus encore que pour tout autre auteur, celle-ci est non seulement indissociable de l'œuvre mais aussi de l'exégèse que l'on peut en faire.

Donatien-Alphonse-François, marquis de Sade, est né le 2 juin 1740. Son père, diplomate, franc-maçon, voyageant beaucoup, ne s'occupa guère de lui. Il s'engage dans les chevau-légers de la garde du Roi et est démobilisé en 1764 avec le grade de capitaine de cavalerie. Il se marie alors avec la fille de M. Claude de Launay de Montreuil, président de la Cour des Aides, mariage de convenances plus que d'amour, organisé par son père et par sa belle-mère.

Après 5 mois de mariage, il est emprisonné à Vincennes pour débauche outrée et blasphème. Cette première privation de liberté est brève : il sort au bout de quinze jours sur recommandation de sa belle-mère à qui il promet de s'amender.

En avril 1768, éclate un gros scandale. Une femme de petite vertu le fait arrêter pour avoir été fouettée au point de saigner. Il sera emprisonné pour six mois, l'affaire ayant été semble-t-il fortement amplifiée par des ragots.

En juin 1772, quatre prostituées le font condamner pour avoir tenté de les empoisonner avec des aphrodisiaques. Il s'évade et, malgré ses multiples infidélités, c'est dans le lit de sa femme légitime qu'on l'arrête en février 1777. Il est vite libéré, mais une lettre de cachet le fait à nouveau appréhender et il va séjourner à Vincennes pendant six ans de 1778 à 1784, puis à la Bastille jusqu'en 1789, puis encore à Vincennes jusqu'en 1790. Ainsi il passera douze ans en prison pour avoir intoxiqué involontairement quatre filles de joie avec de la cantharide.

Notons que la malchance voulut qu'il fut transféré à Vincennes le 7 juillet 1789 une semaine avant la prise de la Bastille, le gouverneur de la Bastille, M. de Launay, redoutant sa turbulence excessive en ces périodes troublées. Il semble que ce soit sa belle-mère qui ait insisté pour qu'il soit

aussi sévèrement traité, probablement parce qu'il aurait été l'amant de sa belle-sœur, la chanoinesse Anne-Prospère de Launay.

C'est durant ces douze ans qu'il prit l'habitude d'écrire et *Justine* sera publiée dès sa sortie de Vincennes. Mais le manuscrit des *Cent vingt Journées de Sodome* fut perdu lors de son transfert de la Bastille à Vincennes.

Peu après son départ de Vincennes, en septembre 1790, il est initié. La date et le lieu de son initiation ne sont pas établis avec certitude mais il appartenait à la Loge *Les Amis de la Liberté*, qui fut installée le 6 février 1791. La maçonnerie, en cette période révolutionnaire, est très politisée ; elle a perdu beaucoup de membres et il ne subsiste après les ravages de la Terreur que cinq Loges à Paris dont *Les Amis de la Liberté*. C'est dans cette Loge que Sade, en 1792, expose ses conceptions sur l'abolition de la peine de mort. Coïncidence ou pas, c'est sensiblement à l'époque de son initiation qu'il obtient d'être définitivement séparé de sa femme avec laquelle il n'avait cessé de correspondre jusque-là.

Révolutionnaire, membre d'un jury d'accusation, il est jugé trop modéré, incarcéré pour cela en 1793, et il ne sera libéré qu'en 1795. Il publie alors de nombreux ouvrages licencieux sans que cela lui attire d'histoires, mais le 6 mars 1801 il est arrêté et conduit à Charenton d'où il ne sortira plus jusqu'à sa mort, le 3 décembre 1814, pour avoir publié un pamphlet politique *Zoloe et ses deux acolytes* où il s'en prenait à Joséphine, à Barras, à Tallien et à sa femme. Là il est enfermé avec les fous. On sait qu'il fut une sorte de précurseur en matière de traitement psychiatrique, notamment en leur faisant jouer des pièces de théâtre.

Ainsi le marquis de Sade a passé au total 27 des 74 années de sa vie enfermé : plus du tiers ! et pour des délits aujourd'hui considérés comme mineurs.

Son œuvre littéraire est considérable, mais la plus grande partie a été perdue. Jusqu'à ces dernières années, elle était considérée comme n'ayant pas plus d'intérêt que la production pornographique actuelle. Mais depuis quelque temps un effort de relecture et de compréhension a été fait par de nombreux penseurs et philosophes et Sade est sorti de "l'enfer" des bibliothèques et peut être considéré comme un des philosophes importants de la fin du siècle des Lumières.

Ce n'est sûrement pas un hasard si Sade fut initié. Certes il était athée, mais la maigre maçonnerie de l'époque révolutionnaire croyait plus en la Raison et en la Nature qu'en Dieu !

La philosophie de Sade

Pour tout un chacun la philosophie de Sade se résume au mot **sadisme**, que l'on oppose volontiers au masochisme, ce qui, on le verra, est en fait inexact. Et celui qui n'a pas lu le *divin marquis* imagine habituellement une œuvre érotique banale où sont décrites des scènes de violence sexuelle. Si ceci est partiellement vrai, il faut cependant rappeler que l'œuvre de Sade est considérable, que les développements philosophiques multiples, volontiers répétitifs, sont de loin plus nombreux que les "*scènes d'action*", que le lecteur submergé par cela, a vite fait de considérer l'œuvre comme ennuyeuse et sans grand intérêt trouvant que dans le genre on fait actuellement beaucoup mieux. Sade en effet durant les 27 années qu'il a passées en prison, eut largement le temps de réécrire, d'augmenter sans cesse ses textes. Par exemple un de ses principaux ouvrages, *La Nouvelle Justine ou les Malheurs de la Vertu*, suivi de *l'Histoire de Juliette sa sœur*, paru en Hollande en 1795, a près de 4 000 pages dans sa version intégrale. Et cette réécriture n'a fait qu'alourdir le texte sans rendre pourtant plus "*croustillants*" les passages attendus par certains.

Au départ l'égoïsme

Le point de départ du système philosophique que veut développer Sade est non pas le Mal, qui n'apparaîtra finalement que comme une conséquence, ni même le sadisme dans son sens devenu vulgaire, mais l'égoïsme porté à son extrême : "*il n'y a que moi qui ait de l'intérêt pour moi, ma jouissance est en moi, l'effet négatif qui peut en résulter est hors de moi, donc ne me concerne pas*". Voilà la base, voilà le postulat, que Sade veut poser comme irréfutable. Nous parlerions de la quête d'une réalisation uniquement ascendante, personnelle et individuelle qui recuserait toute nécessaire réalisation descendante en contrepartie.

Ainsi chacun n'a pour seule loi que son plaisir. Chacun est et reste seul et n'est pas concerné par l'autre. Ce point de départ n'est pas très original : de Hobbes à Descartes et de Rousseau à Kant, toute une série de philosophes du XVII^e puis du XVIII^e siècle ont refusé l'idée venue de la Grèce antique, de la *philia*, c'est-à-dire l'inscription de l'homme dans une fraternité humaine. Ils ont tout autant refusé en pratique, même si cela n'est pas explicite, l'idée de créatures, donc d'êtres soumis à une dépendance vis-à-vis du Créateur et même quand ces philosophes s'avouent chrétiens, ils ne mélangent jamais philosophie et théologie, foi et raison.

Ces philosophes partent de l'idée que l'être humain est un individu isolé, séparé de Dieu et séparé des autres hommes. Descartes part du *je*

pense donc je suis. L'homme est un loup pour l'homme ajoute à la même époque Hobbes. Mais si la plupart de ces philosophes affirment la possibilité d'un rapprochement entre les hommes et parlent de ce que l'on appellera avec Rousseau le *Contrat social*, Sade va plus loin et refuse la possibilité de l'allégeance à ce que Hobbes appelle un Léviathan, le souverain, le monarque absolu, résultant de la renonciation de toutes les souverainetés individuelles au profit d'une souveraineté supérieure, nationale par exemple.

Une aristocratie du Mal

L'homme, le vrai, le libertin, pour prendre au sens étymologique l'expression de Sade, au fond ne connaît que lui et ses sensations. Et Sade, comme tous les philosophes individualistes, reconnaît au départ l'égalité fondamentale de tous les êtres, mais détourne la possibilité d'un pacte, d'un contrat social d'une quelconque déclaration des droits de l'homme. Il affirme qu'*a priori* le droit fondamental de tout un chacun est de jouir de l'Autre si tel est son bon plaisir. Au départ, Sade affirme que nul n'a le droit de refuser de prêter son corps à l'Autre. Mais la contradiction apparaît bien vite et le marquis en vient à prôner une hiérarchie, une aristocratie de fait, dont les membres ont, eux effectivement, tous les droits sur les autres individus, et ont la force d'exiger la soumission de l'Autre, de tous les autres individus.

La hiérarchie sociale, la noblesse établie, compte moins pour Sade que la possibilité de refuser de se soumettre à la loi commune, valable pour le plus grand nombre. Les plus riches, mais aussi les plus pauvres, sont ceux qui peuvent refuser la loi, car elle ne les concerne pas ! De ce fait, Sade peut partir en guerre contre le *Contrat social*, qui est fait pour lutter contre l'inégalité sociale. Les lois sont là pour avantager le faible contre le fort. Sade montre alors que l'anarchie est un principe de loin supérieur à tous les autres puisque tout système de lois a pour point de départ un système révolutionnaire, anarchique (*ordo ab chao*). Sade n'admet d'alliance qu'entre gens de la même espèce, qui appartiennent à la même aristocratie et n'ont rien à gagner à s'auto-détruire. Mais là aussi, Sade aboutit à une nouvelle impossibilité : même le libertin peut être la proie d'un plus libertin que lui, qui oblige à se soumettre à lui. Sade élimine alors cet obstacle en affirmant qu'il existe une différence fondamentale entre les forts et les faibles face à la souffrance. Les forts aiment la souffrance. Les vrais sadiques acceptent de subir la même torture qu'ils infligent aux autres pour jouir, et même de jouir de cette torture s'ils la subissent. Le vrai libertin reste ainsi toujours inaccessible au Mal.

"Oh Juliette, dit la Borghèse, je voudrais que mes égarements puissent

m'entraîner comme la dernière des créatures au sort où le conduit leur abandon. L'échafaud même serait pour moi le trône des voluptés, j'y braverais la mort en jouissant du plaisir d'expier victime de mes forfaits", cite Maurice Blanchot dans son remarquable essai *La Raison de Sade*. Il cite aussi cet autre aphorisme de Sade *"le véritable libertin aime, jusqu'aux reproches que lui méritent ses exécrables procédés"*.

Dès lors il n'y a plus de Mal possible pour le libertin puisque même du Mal qu'on pourrait lui faire il tire la plus grande jouissance.

Sade montre que pour chacun le plaisir est le seul but logique. Or le plaisir est jouissance de l'autre. Le plus fort doit user et abuser à outrance de sa force. Le Mal, la douleur, les supplices infligés à l'autre étant la meilleure preuve de cette domination, il faut prolonger cette torture sans tuer, car nul n'est maître d'un corps mort ; ou alors il faut multiplier les meurtres atroces pour combler ce vide de la mort, ce qui amène à la plus extrême jouissance.

Lorsque Sade affirme aussi que le Mal subi, pour un libertin, est un plaisir extrême et peut conduire à la plus grande jouissance, il est là précurseur de Sacher Masoch. Mais on ne peut pas ne pas évoquer aussi sans frémir le caducée de Mercure qui, lui aussi, se doit de transformer le Mal en Bien.

Mais, et c'est là un autre obstacle au raisonnement de Sade, l'individu pour jouir a de toutes façons besoin des autres. *"Être maître de moi c'est être maître des autres"*. Encore faut-il qu'il y ait des autres. Il y a, de ce fait, solidarité dans ces rapports de type maître-esclave que définit Sade, même s'il s'en défend, au nom de l'égoïsme et de l'individualisme extrêmes.

Sade, pour éviter ce nouveau piège, va donc jusqu'à chercher l'absolu du Mal dans le crime imaginaire le plus parfait, lui qui récuse autant que faire se peut les jouissances intellectuelles. C'est justement parce que lui rêve et imagine du fond de sa geôle, projette ses fantasmes sur ses personnages, qu'il faut que ceux-ci agissent et passent à l'acte sans rêver. Pourtant il va faire dire à Belmor :

"Oh, Juliette, qu'ils sont délicieux les plaisirs de l'imagination. Toute la terre est à nous dans ces instants délicieux ; pas une seule créature ne nous résiste, on dévaste le monde, on le repeuple d'objets nouveaux que l'on immole encore ; le moyen de tous les crimes est à nous, nous usons de tous, nous contemplons l'horreur."

Dieu

Pour Sade le pouvoir de chaque homme s'exprime au mieux dans la

négarion, dans son pouvoir d'abord de détruire l'Autre pour montrer ou confirmer la nullité de celui-ci face à sa propre valeur. Mais Sade veut aussi crier, annuler la notion de Dieu, de puissance divine. Blanchot écrit que pour Sade : *"L'idée de Dieu, c'est en quelque sorte la faute inexpiable de l'homme, son péché originel, la preuve de son néant, ce qui justifie et autorise le crime, car, contre un être qui a accepté de s'annuler devant Dieu, l'on ne saurait recourir à des moyens trop énergiques d'anéantissement."*

Ainsi pour Sade, le Mal trouve une autre justification. Le libertin ne veut pas seulement jouir de l'autre, il se doit de le détruire pour qu'il accepte une soumission devant un principe quasi divin. En effet lorsqu'il tue, le criminel est Dieu sur terre ; il réalise entre lui et sa victime les rapports de subordination où celle-ci voit dans son assassin la définition de la souveraineté divine.

Pour Pierre Klossowski, dans *Sade mon prochain*, la haine du marquis pour Dieu est une foi qui a oublié son nom. Le blasphème est là pour obliger Dieu à sortir de son silence. Mais, selon Blanchot, Dieu n'est pour Sade qu'un support de la haine, d'une haine *"trop grande pour qu'aucun objet lui importe"*.

Parti comme Descartes de l'individualisme, base de toute sa philosophie, au lieu de trouver dans son existence individuelle une preuve de l'existence de Dieu, l'auteur de la *Nouvelle Justine* trouve dans la notion de Dieu la limite, donc l'adversaire à détruire pour prouver sa suprématie.

La Nature

Mais Sade va dès lors être obligé d'aller plus loin dans ses conclusions et détruire le système même de la Nature, pourtant prônée par ses contemporains, philosophes athées comme lui. Comme toujours la démarche de Sade est d'abord contradictoire. Il refuse Dieu, mais admet le principe de Nature et au nom de celle-ci, il nie la morale qui n'est que contrat social et il admet à l'opposé le bien-fondé des instincts immoraux en tant que faits naturels.

Or la nature qui veut crier ne peut crier que par la mort. La mort est nécessaire à la vie ! (*si le grain ne meurt*). Mais Sade admet aussi que l'homme, épris de liberté, se fâche face à cette nature qui s'oppose à lui.

Blanchot rappelle cette phrase caractéristique de la pensée de Sade pour traduire cela : *"Oui, mon ami, oui j'abhorre la nature"*. Car le libertin se doit de tout détruire, de tout anéantir.

Bien sûr la Nature elle-même, par ses cataclysmes, détruit tout et fait

tout resurgir du néant qu'elle a ainsi formé. Il ne peut donc y avoir pour l'homme de crime contre cette Nature. Sade finit donc alors par refuser la Nature comme il a refusé Dieu. Seul existe pour lui l'homme, toujours isolé, toujours seul, toujours l'Unique. En l'homme la force majeure est la négation, le refus, le rejet. La distinction, c'est là sa puissance, c'est là l'énergie.

Un évangile du Mal ?

Maurice Blanchot, malgré tout, conclut son étude sur Sade de façon paradoxale. Citons-le encore une fois :

"Il (Sade) assigne à l'homme un avenir sans lui imposer la reconnaissance d'une notion idéale. C'est là l'un des mérites de Sade. Il a prétendu mettre à terre la morale du Bien, mais, malgré quelques affirmations provocatrices, il a eu grand souci de ne pas la remplacer par un Évangile du Mal. Lorsqu'il écrit "Tout est bon quand il est excessif" on ne peut lui reprocher l'incertitude de son principe, mais on ne peut lui faire grief de vouloir fonder la souveraineté de l'homme sur la souveraineté de notions qui lui seraient supérieures."

Comment ne pas rapprocher cet aspect du libertin, tel que Sade le dépeint, de Don Juan tel que Stefan Zweig le décrit dans son ouvrage sur Casanova et par opposition avec le libertin mondain:

"(Pour Don Juan) plus une femme est inaccessible, plus grande est l'improbabilité de conquête, plus décisif et convaincant est pour sa thèse le triomphe définitif (...)

Lui n'est excité que par l'acte diabolique de l'humiliation, par le péché qu'il va commettre, par la violation unique, non réitérée, de la fidélité conjugale, par la défloration d'une virginité ou par le déshonneur d'une religieuse. Lorsqu'il a possédé une femme l'expérience est achevée, la femme séduite n'est qu'un chiffre, un numéro dans le registre à la tenue duquel il a effectivement préposé une sorte de comptable particulier."

En fait, l'homme ne devient efficace qu'en transformant ses passions en énergie, dira Sade, c'est-à-dire en la comprimant, en les canalisant, en devenant lui-même insensible à ses passions (contraindre le serpent à servir ?). Nous voilà devenu presque augustinien. Ce qui importe ce n'est pas la luxure, mais le crime commis de sang froid et non dans l'ardeur des sentiments, le crime suprême étant celui commis *"dans l'endurcissement de la partie sensitive"* crime sombre, secret, celui d'une âme qui a tout détruit en elle, affirme Maurice Blanchot. *"L'âme passe à une espèce d'apathie qui se métamorphose bientôt en plaisirs mille fois plus divins que ceux que leur procureraient des faiblesses"* a écrit Sade. Et il revient à une morale qui emprunte certains aspects du stoïcisme le plus pur.

"La bonté est un mélange de lâcheté et de bêtise" aurait écrit Adolf Hitler. La méchanceté serait-elle un mélange de courage et d'intelligence ? C'est ce qu'essaie de nous faire croire Sade. Y croit-il lui-même ? Est-il lui-même, en parfait libertin, en état de jouir tel un masochiste de son déshonneur, de son état ? Cherche-t-il, et en vain, une théorie ? De négation en négation, il n'affirme que rien ne compte sauf l'homme égoïste et seul, sans référence aucune. Il est Unique. Les autres, Dieu, le Bien... mais aussi le Mal, plus rien n'a de sens car l'homme ne peut rien imaginer de supérieur à lui, si ce n'est un monde illusoire dont il est encore le maître. Plus encore, il en est le maître absolu et ne donne, lui, aucun espace de liberté à ses créations !

Une démarche initiatique ?

La démarche de Sade, qui veut aller au-delà de la dichotomie Bien-Mal, évoque par certains aspects la recherche initiatique ultime, celle qui admet la nécessité du Mal pour qu'il y ait un Bien, du Noir à côté du Blanc pour que tout ne soit pas uniformément gris.

Mais Sade cherche à abattre toute référence à un principe idéal supérieur. Il fait de l'homme, l'Unique, alors que l'initié cherche au contraire à se fondre au Principe. Le libertin cherche à tout détruire, à tout tuer, à tout anéantir... même le Mal dès que celui-ci devient Principe absolu. L'initié cherche, lui, à contraindre le serpent à servir. L'initié ne refuse pas le Mal, il veut en tirer un aspect positif. Sade refuse les autres, au contraire il en use et en abuse.

L'initié, même au plus profond d'une quête personnelle, se doit d'être une lumière qui éclaire les autres, d'être un Hiram sacrifié en puissance !

Et pourtant certains aspects de la quête de Sade ne sont pas étrangers à la quête initiatique. Par exemple le stoïcisme nécessaire pour affronter problèmes et épreuves, ou encore le détachement qu'il faut trouver dans l'accomplissement de la tâche pour décupler son énergie, ne sont pas sans rappeler des phrases fortes de certains rituels initiatiques :

"Le vouloir sans désir"

"Le pouvoir pour ceux qui peuvent tout et ne veulent rien"

"Ne pas se soumettre aux décrets de la loi divine mais d'y collaborer"

sont des locutions à mettre en parallèle avec la colère de Sade face à un absolu qui dépasse l'homme et l'écrase. Sade ne sait pas, il se heurte à cette impossibilité. En l'initié luit toujours la flamme de l'espérance.

L'initié ne cherche aucune référence dans les principes de Bien et de Mal, car ceux-ci ne sont que relatifs, donc ne sont encore qu'une forme d'idolâtrie.

Sade voit là aussi le piège, mais ne peut l'éviter car, pour lui, tout est idolâtrie potentielle. Il n'y a aucun Principe absolu. L'initié par contre admet le fait qu'un Principe Supérieur existe.

Jean-Bernard Lévy

La Rose

Bernard Moilay

Umberto Eco, auteur du célèbre roman *Le Nom de la Rose*, prétend que le titre de son livre lui est venu par hasard et que l'idée lui a plu car la rose est une figure symbolique chargée de tellement de signification qu'elle finit par n'en avoir plus aucune. Ainsi, d'après lui, le lecteur, désorienté, ne pouvant choisir une signification, ne peut pas être embrigadé. Sans doute est-ce pour cela aussi qu'il achève cet ouvrage par cette phrase sibylline même pour les latinistes chevronnés :

"Stat rosa prestina nomine nomina nuda tenemus" ce qui a été traduit par "la rose se tient, est, existe, ancienne par le nom, nous possédons les noms tous nus (sans rien d'autres qu'eux-mêmes)". Cette sentence serait tirée d'un ouvrage de Bernard Moilay, moine bénédictin du XII^e siècle.

Nous reviendrons sur cette phrase en conclusion pour tenter d'en percer le mystère. Mais auparavant voyons les origines réelles, légendaires et mythiques de la rose, fleur qui a occupé, depuis l'aube des temps, une place bien particulière dans l'imaginaire des hommes. Ensuite nous évoquerons certaines des principales interprétations symboliques qu'elle a suscitées.

Origines réelles ou légendaires de la rose

On retrouve des roses fossilisées dans l'argile datant de 25 millions d'années et qui sont très semblables aux roses actuelles. Il semble que ce soit en Asie qu'il faille chercher l'origine des roses dans le Caucase oriental, le Kurdistan dans le Fariston pays assimilé au paradis terrestre.

Il y a 5 000 ans vivait entre le Tigre et l'Euphrate le roi Semurien Targon 1^{er}. Il aurait rapporté la rose d'une campagne guerrière en Turquie et en aurait commencé la culture. Les égyptiens l'importaient d'Asie mineure et de Syrie.

Les chinois il y a 3 000 ans inventèrent la culture forcée des roses par bouture et greffe sur des églantiers.

Les romains, du temps de leur gloire impériale, rapportèrent des roses d'Iran et des contreforts de l'Himalaya pour les acclimater chez eux.

L'île de Rhodes, terre appartenant aux Templiers, doit son nom aux roses qui y proliféraient. Et à l'époque de Thibaut IV de Champagne, roi de Navarre, les Templiers rapportèrent une rose de Damas qu'ils cultivèrent dans leur commanderie de Provins et qui donna souche à la variété actuelle dite de Provins.

Entre orient et occident, en Bulgarie, il existe un immense territoire de 6 000 hectares, la "*vallée des roses*", où poussent d'innombrables rosiers. L'eau de rose de Bulgarie est encore réputée de nos jours.

De tous temps les horticulteurs ont cherché à cultiver, transformer, améliorer les roses et aujourd'hui encore on cherche à créer de nouvelles variétés de roses, plus belles, plus durables.

Naguère, les roses étaient déjà réputées pour leur beauté, mais elles étaient alors éphémères. "*Les roses ouvertes et épanouies sont en un jour toutes alliées.*", est-il écrit dans *Le Roman de la Rose*. Et tous connaissent le vers de Malherbe : "*Et rose elle a vécu ce que vivent les roses l'espace d'un matin*".

C'est aussi à cette époque, en 1545, que Ronsard vieillissant offre à Cassandre une jeune fille de quinze ans le célèbre "*Mignonne, allons voir si la rose*" qu'il conclut par "*Cueillons dès aujourd'hui les roses de la vie*", qui n'est pas sans rappeler le célèbre "*Carpe diem*", (Jouis de la vie dès aujourd'hui), remis il y a quelques années à la mode dans le célèbre film *Le cercle des poètes disparus*.

Les origines mythiques de la rose

Si la réalité historique est parfois contestable, souvent contradictoire, mais est en tout cas riche, l'origine mythique est infiniment plus savoureuse. Ainsi Cupidon, dieu de l'Amour, aurait donné à Harpocrate, dieu du Silence, une rose afin qu'il taise les amours de Vénus. Depuis la rose symbolise aussi le silence. Un secret peut être confié *sub rosa* (sous la rose) comme il l'est "*sous le maillet*". Découvrir le "*pot aux roses*", expression populaire du XII^e siècle, c'est éventer un secret.

La rose à l'origine était blanche, virginale, mais Vénus se serait blessée au pied en courant vers Adonis, son amant, et aurait coloré de quelques gouttes de son sang les roses. Au X^e siècle on racontait que les

roses du Paradis étaient blanches et qu'elles devinrent rouges de honte quand Ève eut péché. Selon les musulmans, Allah avait créé la rose blanche, protégée par des épines, et c'est un rossignol fou d'amour pour elle qui se blessa en se précipitant vers elle et teinta de rouge la rose.

Pour les arabes, c'est une goutte de sueur du Prophète qui aurait donné naissance à la rose. Ainsi la rose ne naît pas de poussière, elle serait un don du ciel à la terre.

Dans le livre sacré de Perse, il est dit que la rose, comme tous les arbustes, aurait été créée sans épine, mais Ahriman, le génie du mal dans ce monde, selon la religion de Zarathoustra, l'aurait entourée d'épines.

Ainsi la rose blanche symbolise la virginité et la spiritualité, et la rose rouge la matérialité, l'accomplissement.

La rose symbole initiatique et alchimique

Toutes les traditions, toutes les mythologies se sont servies de la rose et de façon concordante. Beauté, féminité en sont les attributs les plus notables. La rose apparaît comme un don divin qu'il faut savoir subrepticement saisir. Si la rose symbolise l'éphémère beauté ou encore le silence et le secret, elle est aussi emblème de la connaissance ; elle est ainsi symbole initiatique. Dans *Les Métamorphoses* d'Apulée, Lucius est changé en âne. Il invoque la déesse Isis pour qu'elle lui rende sa forme humaine. La déesse lui indique qu'il doit, pour ce faire, manger la couronne de roses que porte un prêtre lors de la procession. Au terme d'un long parcours initiatique, l'âne Lucius réussit à s'emparer de la couronne et à la manger. Il rend alors grâce à la déesse. Il est initié aux mystères d'Isis et à ceux d'Osiris. En tant qu'âne Lucius n'avait connu que les coups de bâtons et la scélératesse des hommes. Initié grâce aux roses il accède à la Connaissance.

Les alchimistes, les Rose-Croix, les Maçons bien-sûr, ont cherché à percer le mystère de la Rose. René Alleau dans *l'Encyclopédia Universalis* a écrit :

"La Rose hermétique est la récompense ultime de l'enseignement venu du mystérieux carrefour des origines, fleur cachée au centre des choses de la Nature et visible seulement de celui, seul, qui garde au fond du cœur le souvenir ancestral de l'immémoriale naissance de la conscience humaine, de celui seul capable de faire revivre cette conscience en délivrant l'esprit par la matière, et la matière elle-même par l'esprit pour achever l'œuvre de la Nature et lui rendre sa lumière".

La rose apparaît dans la symbolique alchimique comme un équiva-

lent de la pierre philosophale. Tantôt blanche, tantôt rouge, elle marque les étapes de la réalisation spirituelle. La rose blanche, lunaire, symbolise l'achèvement du Petit Œuvre et la rose rouge, solaire, celui du Grand Œuvre. Pour l'alchimiste la rose bleue reste l'impossible, l'inaccessible à l'homme. La rose d'or enfin s'unit au centre de la croix réalisant les noces chymiques spirituelles, union du vivant et du mort, de l'humain et du divin.

Rose et Rose-Croix

L'union de la Rose et de la Croix qui ont illustré les énigmatiques et hypothétiques Chevaliers Rose-Croix du début du XVII^e siècle symboliserait le point ultime de la transformation alchimique, point éphémère, fragile.

"Per crucem, ad rosam" (c'est par la croix qu'on accède à la rose). La rose devant la croix unit physique et psychique, reste une énigme finale qui, selon Jung, *"désoriente le cherchant tantôt vers le domaine matériel, tantôt vers le domaine spirituel sans jamais lui donner la clef, car l'Esprit se cache dans la Pierre et le secret de l'art est caché dans l'esprit"*.

La rose, fragile plus que tout autre mortelle, apparaît comme le Phénix qui est dévoré par le feu régénérateur et libérateur pour renaître aussitôt de ses cendres, éphémère, mais toujours répété sur la ligne de l'espace-temps, mystérieux, unique, source énergétique des origines.

La rose, symbolisant le passage alchimique du blanc au rouge, unit amour et sagesse, arrache à la *materia prima* le cinquième élément, la quintessence. Hermétique, la Rose est donc le creuset symbolique de la réalisation initiatique dans sa forme alchimique en même temps que la récompense suprême de cette voie de réalisation parce qu'elle est offerte en cadeau à celui qui cherche.

Valentin Andraee, le créateur du mouvement Rose-Croix, a-t-il emprunté le symbole de la rose à Luther ? Un siècle plus tôt celui-ci avait en effet pris pour sceau une croix noire sur un cœur de sang, une rose blanche sur fond d'azur, un cercle d'or, celui de l'éternelle félicité, qui l'entoure ainsi que les initiales M.L. La rose symbolise l'effort pour accéder à la terre promise. La croix, la rose, le cœur s'associent pour montrer la voie : la quête est en soi ; il faut atteindre le moi profond pour qu'écloze la rose, c'est-à-dire la grâce divine.

Après la Connaissance, l'Amour

Revenons en arrière dans le temps. Une œuvre littéraire a considéra-

blement marqué le XIII^e siècle ; le *Roman de la Rose*, ouvrage de 21 780 vers (d'un tiers plus long que *La Divine Comédie*). Il eut deux auteurs successifs Guillaume de Lorris en 1230 et Jean de Meung qui devait achever l'œuvre vers 1280.

Ce chef-d'œuvre de l'amour courtois, complexe dans sa composition, met en scène un poète qui décrit un rêve symbolique et initiatique. Il pénètre dans un jardin où sont personnifiées toutes les vertus. Il parvient près de la fontaine d'Amour, celle où Narcisse a trouvé la mort en se mirant dans l'onde et où Cupidon a jeté sa graine pour prendre les amoureux. Dans l'image réfléchie du jardin le poète voit un buisson de roses et en son centre un bouton près d'éclore dont il tombe littéralement amoureux. Malgré "*chardons piquants, épines et ronces crochues*" il se dirige vers cette rose et ce sera le début de maintes épreuves destinées à tester sa valeur et son amour, son droit à posséder la rose. Tel est le début du récit écrit par Guillaume de Lorris.

La suite du texte due à Jean de Meung est parfois très pessimiste : "*Amour c'est haineuse paix et haine amoureuse, c'est loyauté déloyale et loyale déloyauté espérance désespérée, raison furieuse et fureur raisonnable*", écrit-il. Il vilipende la jeunesse insouciant et fait l'apologie de la vieillesse raisonnable... ou blasée. Son texte est empreint d'un stoïcisme austère et glacial. Il rappelle : "*On n'a jamais vu ensemble vertu et grand pouvoir*", mais il loue l'amour du prochain. "*Tu peux aimer loyalement tous les hommes. Aimes-les tous ensemble autant qu'un. Sois envers tous comme tu voudrais qu'on fût envers toi. Telle est la loi sans laquelle nul homme ne peut vivre*".

Finalement le poète parviendra au terme d'un long parcours à ses fins et possèdera la rose. Cette rose est la *rosa mystica*, c'est-à-dire étymologiquement la rose cachée, la rose secrète qui symbolise naissance et renaissance. C'est elle que l'on retrouve sur les vitraux des cathédrales sous forme de rosaces signifiant perfection, achèvement. Et la pluie de feuilles de roses est la rosée céleste, la Rédemption.

La pierre philosophale, sous forme de rose, est alors la connaissance parfaite de Dieu qui permet l'usage de l'élixir de vie, la transmutation de la mort par l'amour. Selon cette même conception de l'amour transcendant, pour les chrétiens, Marie, mère de Jésus, est cette rose mystique qui va s'unir au Créateur en des noces chymiques qui permettront la naissance de Dieu, ce qui fera dire à Dante de Marie "*cette rose en qui le verbe s'est fait chair*" et à Saint Bernard "*Ève fut une épine et Marie une rose*". C'est aussi pourquoi le quatrième dimanche de Carême, après la lecture de versets de l'Évangile de Luc, consacrés à la conception de Jésus par Marie, le pape bénit une rose d'or.

Dieu, la mort et le temps

Emmanuel Lévinas
Grasset Éd. 278 p. 1993.

Regroupant deux années d'enseignement d'Emmanuel Lévinas, ce témoignage vivant complète les études du Cahier de l'Herne (Livre de Poche 1993, 628 p. - "*Emmanuel Lévinas*"). Le discours oral est dense, difficile, non linéaire évoquant Claudel : "*Dieu écrit droit par des lignes tortueuses*".

Les notions essentielles de la mort revêtent l'aspect d'une manière d'être, d'un avenir en imminence irréductible à l'expérience ou à l'anéantissement. Nous savons la mort être un transfert "*qu'appartient à l'identification du Moi*". En cela elle est liée à la durée du temps tout en représentant une modalité de relation avec "*l'au-delà de l'être*". Cette idée originale, récurrente de l'inclusion de la mort dans le temps, est construite en dialogues successifs avec Heidegger, Hezel, Bloch. Son originalité est de retrouver le message de cette relation infinie des rencontres successives avec le visage d'autrui que nous connaissons depuis le troisième degré (cf. aussi "*Éthique et Infini*" - Livre de Poche 1992 - E. Lévinas).

Ainsi ce travail d'herméneutique de l'être explicite-t-il l'ouvrage clé de "*Autrement qu'être, ou au-delà de l'essence*" (E. Lévinas. Livre de Poche - 1^{re} éd. 1974). L'enrichissement de cette méditation réside dans l'approche de "*la subjectivité comme l'extra-ordinaire quotidien de ma responsabilité pour les autres hommes*" (p. 213). Ce moi qui n'est pas tout à fait Moi structure les relations humaines (cf. aussi "*Humanisme de l'Autre homme*" - Livre de Poche 1991 - E. Lévinas). Nous découvrons ainsi un autre modèle que celui de l'Être et la conclusion onto-théologique de Lévinas : "*Dieu ne prend sens qu'à partir de ces relations autres*", non cognitives où prend place la notion de don. L'Autre n'est pas reconnu par un dialogue, mais comme Dieu, un "*témoignage de l'infini à celui à qui, infiniment, je m'ouvre*". L'ontologie cartésienne est repoussée dans la mesure où je ne trouve ni ne peux imaginer Dieu en autrui mais que "*dans son visage j'entends la parole de Dieu*". La primauté de Dieu

est ainsi restituée, y compris la dimension incognoscible, dans ce ternaire "onto-théo-logique" : Dieu, la mort et le temps.

La dimension sémantique n'est pas négligeable et les rituels le prouvent. Ainsi *"la sincérité annule l'absorption du dire dans le Dit"* car *"aucun Dit n'est adéquat à la véracité d'avant le vrai"*. Méditons sur cette *"vérité que je ne reconnais comme telle"* que par mon propre jugement... La donation de signe n'est pas ontologique mais renvoie à la *"Gloire de l'Infini"*, *"en deçà de tout logos qui est thématization"*. Les hésichastes avaient bien surmonté cette difficulté !

L'infiniment extérieur, par le Verbe, *"témoigne de la fission du secret intérieur qui est donation de signe"*. N'est-ce pas là l'éclosion de ce feu naturel alchimique maturateur d'âme ?

Valoriser l'acte autant que le message permet de revenir du cœur du propos : décrypter *"la Comédie divine est impliquer sa responsabilité, sous laquelle - nous assure Lévinas - le mot Dieu n'aurait pu surgir"*. Athènes et Jérusalem demeurent ainsi complémentaires.

Jean-Eugène Murat